

***La vieillesse: une perspective féministe***

**Une étude du texte interdisciplinaire**

**par Simone de Beauvoir**

By

SUSY C. SANTOS

A thesis

Submitted to the Faculty of Graduate Studies  
in partial fulfillment of the requirements  
for the degree of

MASTERS OF ARTS

Department of French, Spanish and Italian  
University of Manitoba  
Winnipeg, Manitoba, Canada

© March, 2003

THE UNIVERSITY OF MANITOBA  
FACULTY OF GRADUATE STUDIES  
\*\*\*\*\*  
COPYRIGHT PERMISSION PAGE

LA VIEILLESSE: UNE PERSPECTIVE FÉMINISTE  
UNE ÉTUDE DU TEXTE INTERDISCIPLINAIRE PAR SIMONE DE BEAUVOIR

BY

SUSY C. SANTOS

A Thesis/Practicum submitted to the Faculty of Graduate Studies of The University  
of Manitoba in partial fulfillment of the requirements of the degree  
of  
Master of Arts

SUSY C. SANTOS © 2003

Permission has been granted to the Library of The University of Manitoba to lend or sell copies of this thesis/practicum, to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and to University Microfilm Inc. to publish an abstract of this thesis/practicum.

The author reserves other publication rights, and neither this thesis/practicum nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

There are several people who have inspired me over the years of my graduate program, to whom I owe an abundance of gratitude. Space limitations render impossible to acknowledge everyone who is dear to me and who has been influential. Hence, to all of those who have contributed to my journey, I would like to offer my sincere appreciation.

I am sincerely grateful to Dr. Louise Renée for mentoring me through my master's degree while expanding my intellect and aiding my perseverance. Louise, thank you for all of your encouragement and your kind help. I am also grateful to Dr. John Allen for all of his assistance through my program and to Dr. Laura Brown for being part of my thesis defense at such a busy time. In addition, I am truly grateful to Dr. Paul Fortier for always providing me with such superb research opportunities, great support for my work and encouraging my success. Paul, thank you for all of your encouragement and all of your wonderful assistance.

Special thanks go to my parents, Mario and Fernanda. Pai and Mãe, you are the epitome of kindness and selflessness and I can only dream of becoming what both of you represent. Words cannot express how special you are in every aspect of my life. Thank you for all of your help, support and most importantly, your unconditional love ... To Eddy, my brother, my friend, I am blessed to have you by my side in all that I do. Thank you for being there through great times as well as difficult moments and for always providing me with such brilliant insight, solid support and your kind love. You are truly the best brother one can imagine ... Finally, to my soul mate, Douglas you have come and completed my happiness. Thank you for all that you do for me, for being exactly who you are and for all of your love.

## TABLE DES MATIÈRES

ABRÉGÉ.....	iv
INTRODUCTION.....	1-7
CHAPITRE I Théorie féministe: modèle de la théorie gériatrique.....	8-14
CHAPITRE II Vers la définition de la vieillesse.....	15-27
CHAPITRE III <i>La vieillesse</i> : « briser le silence » sur un sujet tabou.....	28-49
CHAPITRE IV La vieille femme.....	50-65
CHAPITRE V La vieillesse déprimante.....	66-76
CONCLUSION.....	77-87
BIBLIOGRAPHIE.....	88-91

## ABRÉGÉ

Dans *La vieillesse*, Simone de Beauvoir tente d'abord de nous rendre conscients de la présence de l'altérité et de l'oppression des vieillards et fait réfléchir aux injustices qui sont faites aux vieux aussi bien qu'aux injustices qui nous attendent nous aussi, pour qu'on puisse avoir le désir et l'occasion « d'ouvrir notre avenir ».

La recherche effectuée dans ce projet de thèse, sur le troisième âge met en relief la question de la vieillesse qui est la construction d'une société pénétrée de valeurs sociales qui rapportent tout à la jeunesse et qui permettent continuellement la haine non justifiée envers la personne âgée.

## INTRODUCTION

Dans l'introduction de son étude intitulée *La vieillesse*, Simone de Beauvoir explique son intention de « briser la conspiration du silence » (*La vieillesse* I, 10)<sup>1</sup> face à la condition indigente du vieillard<sup>2</sup>. Tout comme dans *Le deuxième sexe*, la thèse principale présentée dans ce texte socio-philosophique est que la condition de l'opprimé<sup>3</sup> est assurément le produit d'une société complaisante et non pas une donnée biologique.

Simone de Beauvoir révèle la situation sociale d'un groupe subordonné (en ce cas, les gens âgés) et dénonce la position de l'Autre<sup>4</sup> qui lui est imposée. Personne ne

---

<sup>1</sup> Toute citation ou allusion se réfère aux éditions dans l'appendice bibliographique.

<sup>2</sup> Terme neutre utilisé par Simone de Beauvoir.

<sup>3</sup> L'oppression, c'est obliger un être humain d'occuper une place « seconde » dans une certaine situation. C'est-à-dire, l'instant où l'on fait d'un autre être humain un objet, il devient opprimé.

<sup>4</sup> L'Autre est celui qui n'accède pas au rang de sujet. Celui qui est Autre occupe le rang d'objet, position subalterne.

peut nier le déclin physique chez les vieux, mais la signification secondaire que leur donne la société n'en découle pas forcément.

« Avant qu'elle ne fonde sur nous, la vieillesse est une chose qui ne concerne que les autres » (*La vieillesse* I, 15). En vérité, la subordination et la dévalorisation de la vieillesse devraient nous intéresser puisque « c'est pour chaque individu un destin singulier, le sien » (*La vieillesse* I, 141).

Nous refusons de nous reconnaître dans le vieillard [ce] que nous serons ... Tous les hommes sont mortels ... Un grand nombre d'entre eux deviennent des vieillards : presque aucun n'envisage d'avance cet avatar. Rien ne devrait être plus attendu, rien n'est plus imprévu que la vieillesse. (*La vieillesse* I, 13-14)

Il reste que la vieillesse est notre futur : « chaque membre de la collectivité devrait savoir que son avenir est en question » (*La vieillesse* I, 343). Or, « de pénibles lendemains » (*L'âge de discrétion*, 62) nous attendent :

L'avenir est barré, le sujet n'a plus d'élans vers lui, il n'y voit qu'une perspective de mort. Au présent, il n'est qu'impuissance; il se sent exister dans le vide; il souffre d'un mortel ennui : ... Il est « rempli de vide ». (*La vieillesse* II, 330)

Certes, le cas de l'homme mûr est complexe, car « tout en ne voulant pas le savoir, [il] sait cependant que demain sa condition sera celle qu'il assigne aujourd'hui au vieillard » (*La vieillesse* I, 16).

Grâce à de nombreux exemples poignants, Simone de Beauvoir fait voir que notre destin, bref, la vieillesse, n'est pas naturelle, comme le pense la collectivité :

C'est l'atomisation de la société, c'est la misère d'une culture réservée à un mandarinat qui aboutissent à ces vieillesse déshumanisées ... C'est pourquoi la question est si soigneusement passée sous silence; c'est pourquoi il est nécessaire de briser ce silence : je demande à mes lecteurs de m'y aider. (*La vieillesse* I, 18)

Dans ce projet, je vais aider Simone de Beauvoir à mettre en relief la question de la vieillesse et le fait que les vieux sont les victimes de faux préjugés. Je vais donc faire une analyse des idées de Simone de Beauvoir sur la vieillesse, telles qu'elles sont présentées dans son ouvrage du même nom. Cette recherche me mènera à étudier ce que dicte la société lorsqu'il est question des vieux et ce à quoi ils sont assujettis. Cette étude sera ainsi faite pour qu'on puisse mieux comprendre quelles sont les conditions sociales qui permettent à certains groupes de croire qu'ils ont des droits sur une autre personne, allant jusqu'à la tuer quand celle-ci « ne sert à rien » (*La vieillesse* I, 347). J'analyserai aussi comment « l'idéologie de la classe dominante vise à justifier ses conduites » (*La vieillesse* I, 340) :



Pour comprendre la réalité et la signification de la vieillesse il est donc indispensable d'examiner quelle place est assignée aux vieillards, quelle représentation on se fait d'eux, en différents temps, en différents lieux. (*La vieillesse* I, 61)

Le travail de Simone de Beauvoir sur la signification de la vieillesse et des injustices faites aux vieux s'inspire de ses travaux déjà effectués dans le domaine pionnier de la défense des droits de la femme. Le grand public connaît bien *Le deuxième sexe* et plusieurs de ses livres de fiction, mais son œuvre qui traite de l'autre groupe subordonné est souvent passé sous silence. Toutefois, aujourd'hui, *La vieillesse* commence à être le sujet de quelques études solides, bien que brèves.

L'esprit d'indépendance que possède Simone de Beauvoir est évident car ses œuvres étaient complètement originales à son époque et le sont encore de nos jours : « Simone de Beauvoir was decades ahead of her time » (Beeson 77). « C'était une question déplaisante » (*La vieillesse* I, 39) et selon Sarah Clark Miller : « Beauvoir ... has paid the price for daring to raise such an impertinent question » (Miller 128). Dans plusieurs cas, la réception de *La vieillesse*, a été négative :

Swift and severe in their condemnation, her critics were quick to engage in a « systematic disparagement of this content » ... comments so brutal that they border on the humorous ... *The Spectator*, in 1972, scathingly

denounced her then recent work as consisting of « just short of five hundred obsessive and ultimately negative pages ». (Miller 134)

De nos jours, *La vieillesse* est autant critiquée :

Dans l'ensemble ... le texte est d'une infinie tristesse et d'un pessimisme à toute épreuve. Non seulement il dépeint souvent la personne âgée sous les traits de vieillards égoïstes, radoteurs, vaniteux ... mais encore il ne laisse à la fin de la vie aucun espace de rédemption. (Kérisit 126)

Selon Simone de Beauvoir, exiger que les hommes soient « sujets » pendant leur vieillesse « impliquerait un radical bouleversement » (*La vieillesse* I, 17). Ainsi, il faut parler de ce qui est « invisible » et « tabou ». Il faut, en fait, « troubler sa tranquillité à l'égard des personnes âgées » (*La vieillesse* I, 10).

Simone de Beauvoir dit que la vérité est « souvent soigneusement masquée—de ses principes et ses fins » (*La vieillesse* I, 140). Ainsi, dans *La vieillesse*, elle nous dévoile les « mensonges éhontés » (*La vieillesse* I, 17) vis-à-vis de la condition du dernier âge en « donnant une voix » à toute personne âgée. Elle veut nous éveiller aux abus contre les personnes âgées, puisqu'elle veut dénoncer l'indifférence et l'ataraxie de la collectivité. Certes, la lecture de *La vieillesse* est parfois pénible, mais cet ouvrage

est sans aucun doute une œuvre qui est « an inspiration for future social change » (Beeson 78).

Dans cette étude, je vais donner la définition beauvoirienne de la vieillesse. Ensuite je vais analyser les rapports entre la théorie féministe et la théorie gériatrique<sup>1</sup> et décrire quelques particularités importantes des deux théories. De là, je vais analyser *La vieillesse* et souligner les idées maîtresses du texte. Cette étude me permettra d'observer que Simone de Beauvoir applique les principes du féminisme et du gériatisme<sup>2</sup> dans ses écrits, sans évidemment utiliser le vocabulaire de nos jours. L'on pourrait dire que, tout comme Simone de Beauvoir développe la théorie féministe dans *Le deuxième sexe*, elle élabore une théorie gériatrique dans *La vieillesse*.

L'objectif de cette recherche est, donc, d'expliquer comment Simone de Beauvoir démystifie complètement le néocentrisme<sup>3</sup> aussi bien que la

---

<sup>1</sup> La **théorie gériatrique**, néologisme dont je me sers. En nous basant sur les idées de la théorie féministe et en changeant le groupe subordonné (de la femme aux vieillards), on a la philosophie qui s'intéresse aux vieux. Je propose de nommer cette théorie « gériatrique ». Cette dernière vise l'autre « tâche aveugle » sociale.

<sup>2</sup> Le **gériatisme**, néologisme dont je me sers, décrit le mouvement vers l'égalité sociale, politique et économique de toute personne âgée. Le gériatisme se réfère à toutes les représentations de la théorie gériatrique. Je propose ce terme pour désigner les particularités de la théorie gériatrique de Simone de Beauvoir.

<sup>3</sup> Le **néocentrisme**, néologisme que je propose pour décrire l'ordre social qui rapporte tout à la jeunesse.

misogérondie<sup>1</sup>. Je vais analyser le fonctionnement de l'oppression et les conséquences de l'altérité qui blessent continuellement la personne âgée.

Pour bien comprendre la condition du vieillard selon Simone de Beauvoir, il est nécessaire d'analyser sa situation biologique, ethnologique et historique, mais avant tout, il faut avoir une connaissance de sa condition sociale car, « ce destin est vécu de manière variable selon le contexte social » (*La vieillesse* I, 20).

---

<sup>1</sup> La **misogérondie**, néologisme que je propose pour décrire la haine non justifiée envers toute personne âgée.

## CHAPITRE I

### **Théorie féministe : modèle de la théorie gériatrique**

On a décrit le caractère essentiel du féminisme ainsi :

The consciousness of a social group as well as its potential for revolutionary, social transformation is determined by its position in the production process; *social classes* are defined in terms of such positions and are the most important collective actors in history. (Seyla et Cornell 2)

L'objectif essentiel de la théorie féministe est l'éducation; avant tout il faut former un bon jugement sur les valeurs sociales qui sont mises en question. Être féministe, c'est être conscient des mécanismes de l'oppression et des conséquences de l'altérité chez la femme, et avoir le désir d'améliorer son sort. De plus, il est essentiel de savoir que l'inégalité n'est pas un phénomène naturel : elle a été construite par la société et par conséquent, elle peut être détruite grâce à l'éducation et à une transformation idéologique. Le fait à retenir, c'est que la biologie n'entraîne pas

forcément l'asservissement ni le pouvoir de certains êtres humains : c'est l'interprétation sociale des particularités biologiques qui compte. Le féminisme accomplit ainsi une double tâche : premièrement, la prise de conscience lucide de la subordination de la femme par rapport à l'homme, et deuxièmement, le rejet catégorique du déterminisme biologique.

Sur ce point, il est grand temps que la société comprenne les idées centrales de la théorie féministe afin de dissiper les mythes qui existent toujours. La critique féministe a le grand mérite d'avoir exposé un énorme problème, resté longtemps invisible. Simone de Beauvoir s'est donné la tâche de dénoncer les mythes sociaux, ou mieux, ce qu'elle appelle « le mensonge social ».

Comme elle l'a fait pour les femmes, Simone de Beauvoir fait voir aussi qu'on est tous coupables de préjugés envers les vieillards. Elle constate que si l'on continue à être complaisant :

cela manifeste l'échec de notre civilisation : cette évidence nous prendrait à la gorge ... [donc,] ceux qui dénoncent le système mutilant qui est le nôtre devraient mettre en lumière ce scandale. (*La vieillesse* I, 17)

Simone de Beauvoir explique qu'il est irréalisable d'espérer une bonne vieillesse « par quelques réformes limitées qui laisseraient le système intact » (*La vieillesse* I, 17). Pour améliorer le « niveau de vie si misérable » (*La vieillesse* I, 17) imposé aux groupes subordonnés, et pour corriger le déséquilibre du rapport entre le

groupe dominant et le groupe dominé, il est nécessaire de prendre plusieurs actions, au niveau politique, économique et culturel. Ainsi, ce n'est qu'en « concentrant ses efforts sur le sort des plus déshérités qu'on réussit à ébranler une société » (*La vieillesse* I, 17). Avec les préceptes de la théorie féministe on a une base qui permettra de « briser la continuité » puisqu'une

révolte ne s'intègre pas au développement *harmonieux* du monde, elle ne veut pas s'y intégrer, mais bien exploser au cœur de ce monde. (*Pour une morale de l'ambiguïté*, 119)

La théorie féministe décrète également le rejet de l'altérité considérée comme infériorité. *Le deuxième sexe* est fondé sur le rejet de la catégorie de l'Autre. Simone de Beauvoir exprime cette idée philosophique très nettement en disant :

Mon idée c'est que tous, aussi bien hommes que femmes, qui que nous soyons, nous devons être considérés comme des êtres humains ... Assurément la femme est comme l'homme un être humain. (*Le deuxième sexe* I, 12)

La question de l'altérité est d'une importance capitale dans plusieurs ouvrages de Simone de Beauvoir. L'écrivaine dénonce ainsi la catégorie de l'Autre qui est imposée à la femme :

Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre. (*Le deuxième sexe* I, 15)

C'est l'idéologie patriarcale qui associe l'altérité, ou tout ce qui est différent, à l'infériorité. L'homme est considéré comme l'être humain absolu, explique Simone de Beauvoir dans l'introduction du *Deuxième sexe*, et tout est défini par rapport à lui. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'androcentrisme. L'altérité conduit en ligne droite à la misogynie et à la domination de la femme.

Lorsqu'il est question d'altérité, plusieurs remarques valent pour les femmes aussi bien que pour les gens du troisième âge. Donc, on peut appliquer l'idée de la contrainte de l'Autre à divers groupes sociaux, comme par exemple aux vieillards, les « gens oubliés ». Simone de Beauvoir dit que « la société assigne au vieillard sa place et son rôle » (*La vieillesse* I, 20). Et selon Simone de Beauvoir le rôle donné aux vieux est subordonné :

Beauvoir considers the situation of a particular group of people ... [and] according to Beauvoir, the aged lead a marginalized existence largely determined by society's designation of them as Other. (Miller 131)



Simone de Beauvoir explique bien ce phénomène lorsqu'elle dit que la majorité des gens « s'attachent à montrer dans le vieillard *un* autre » (*La vieillesse* I, 13). Et la société en général réussit à donner un rang subalterne aux vieux : « Le vieillard ... est vraiment l'Autre, avec l'ambivalence qu'entraîne ce terme » (*La vieillesse* I, 137). Et c'est pour cette raison-là que

[l]e vieillard, en tant que catégorie sociale, n'est jamais intervenu dans le cours du monde ... Quand il perd ses capacités, il apparaît comme *autre*; il devient alors, beaucoup plus radicalement que la femme, un pur objet.  
(*La vieillesse* I, 142)

En plus, Simone de Beauvoir exprime ses propres sentiments en disant : « Me penser vieille, c'est me penser Autre » (*La vieillesse* I, 14).

Les comportements « indécents » posés par l'adulte jeune pourraient se préciser par son besoin de pouvoir. Même si le manque de respect envers le vieillard est perçu comme un phénomène social, la société en est responsable. L'approche analytique de Simone de Beauvoir permet de constater que le mépris du vieux est inscrit dans toutes les couches de la société. Simone de Beauvoir met en lumière certains attributs liés au processus de notre socialisation; elle souligne le problème de l'altérité chez la femme aussi bien que chez le vieillard.

Tout comme Simone de Beauvoir a dénoncé l'androcentrisme sans utiliser ce terme, elle a dénoncé la dévalorisation des vieillards sans créer des termes théoriques,

dont on est friand aujourd'hui. En utilisant les principes de la théorie féministe, et en changeant le groupe subordonné, on a une discipline qui s'intéresse à l'autre « tache aveugle » sociale : la vieillesse. Je propose de nommer la théorie de Simone de Beauvoir « gériatrique ».

La philosophie gériatriste <sup>1</sup> préconise la compréhension de la sujétion de la personne du troisième âge. Cet entendement aide à voir que le tort est celui de la société, c'est-à-dire que le mépris du vieux est politique et sociologique et donc culturellement construit. La théorie gériatrique dénonce la fausse « symétrie » sociale et révèle le courage dont a fait preuve Simone de Beauvoir.

Tout comme la théorie féministe, la théorie gériatrique est basée sur un anti-déterminisme catégorique. Cette théorie expose l'état scandaleux de la personne âgée emprisonnée dans un milieu néocentrique et misogynique. Les traditions et les cultures, qui se transmettent ou se développent au sein de l'humanité, auront probablement un rôle de plus en plus important à jouer dans l'enrichissement et dans l'illustration du statut du vieillard.

À l'égard de ce qui fait obstacle à l'émancipation de la personne âgée, Simone de Beauvoir signale : « Quant aux sentiments humanitaires, en dépit de bavardages hypocrites, ils n'interviennent pas » (*La vieillesse* I, 16). Sans aucun effort conscient pour améliorer le sort de la personne âgée, on se conforme au statut quo, ce qui

---

<sup>1</sup> Le mouvement gériatriste se réfère à toutes les représentations de la théorie gériatrique de Simone de Beauvoir.

débouche sur une tolérance généralisée des injustices faites par autrui. Ainsi, sans pour autant utiliser ces termes, Simone de Beauvoir crée une théorie gériatrique dans *La vieillesse*, tout comme elle avait créé une théorie féministe dans *Le deuxième sexe*.

## CHAPITRE II

### Vers la définition de la vieillesse

Lorsqu'il est question de la vieillesse, « Beauvoir maintiens a certain distrust of the sciences as offering *the* singular, correct view » (Miller 133). Donc elle pousse le lecteur à réfléchir aux représentations sociales du troisième âge :

Pour la société, la vieillesse apparaît comme une sorte de secret honteux dont il est indécent de parler. Sur la femme, l'enfant, l'adolescent, il existe dans tous les domaines une abondante littérature : en dehors des ouvrages spécialisés les allusions à la vieillesse sont très rares. (*La vieillesse* I, 10)

Une grande question domine les discussions sur le troisième âge : comment définir la vieillesse ? C'est une question que Simone de Beauvoir ressent le besoin de poser : « Qu'est-ce que vieillir ? » (*La vieillesse* I, 22). Certes, la description de la vieillesse n'est pas facile à cerner. Simone de Beauvoir explique son principe; la vieillesse ne saurait être comprise qu'en sa totalité : « elle n'est pas seulement un fait biologique, mais un fait culturel » (*La vieillesse* I, 26). Bien que la vieillesse

« présente certaines singularités » (*La vieillesse* I, 19) et qu'il y ait des invariables biologiques, il y a aussi plusieurs paramètres inconstants. De là vient la nécessité de comprendre que

la classe dominante assistait avec indifférence à ces drames : ses efforts pour secourir les vieux pauvres ont toujours été dérisoires. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ceux-ci sont devenus nombreux, elle n'a pas pu les ignorer. Pour justifier sa sauvage indifférence, elle a été obligée de les dévaloriser. Plus que le conflit des générations, c'est la lutte des classes qui a donné à la notion de vieillesse son ambivalence. (*La vieillesse* I, 342)

Pour commencer à comprendre la vieillesse, il faut dépasser les stéréotypes et il faut saisir l'idée que « la vieillesse n'est pas un accident mécanique » (*La vieillesse* I, 42), c'est notre destin, c'est « la loi même de la vie » (*La vieillesse* I, 47). Mais avant tout, il faut être conscient de la contingence sociale et en dénoncer le fatalisme.

La vieillesse est un terme dont la définition risque de varier, un terme qui révèle à la fois une valeur sociologique et biologique aussi bien qu'une valeur qualitative et subjective. Ceci risque d'offrir des ambiguïtés :

Avec gentillesse ou avec colère un grand nombre de gens, surtout de gens âgés, m'ont abondamment répété

que la vieillesse, ça n'existe pas ! Il y a des gens moins jeunes que d'autres, voilà tout. (*La vieillesse* I, 10)

En vérité, habituellement, la vieillesse ne se définit qu'en creux, qu'en des termes négatifs, « seule et sourde » (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, 14). Dans l'utilisation péjorative et plutôt adjectivale du mot, la vieillesse s'oppose diamétralement à la jeunesse, c'est-à-dire qu'elle est tout ce qui est négatif par rapport à tout ce qui est positif : « les râteliers, les sciatiques, les infirmités, la stérilité mentale » (*L'âge de discrétion*, 83). Et dans la présupposition de la société en général, relative à une appartenance de classe économique et sociale, le vieux ou la vieille se définit plus par l'avoir que par l'être :

C'est par son occupation et son salaire que l'homme définit son identité; il la perd en se retirant; un ancien mécanicien n'est plus un mécanicien : il n'est rien. « Le rôle du retraité, dit Burgess, c'est de n'en plus avoir. » C'est donc perdre sa place dans la société, perdre sa dignité et presque sa réalité. (*La vieillesse* I, 424)

Vieux ou vieille sont des termes qui ne signifient pas mauvais ou mauvaise. Encore une fois, les particularités du terme « homme » par rapport à « homme âgé » sont très perméables car la distinction n'en est pas rigide; la vieillesse arrive autant à trente ans, à cinquante ans, à cent ans : « Le Code civil ne fait aucune distinction entre

un centenaire et un quadragénaire » (*La vieillesse* I, 11). En plus, bien que le corps subisse plusieurs changements anatomiques :

Après 20 ans, et surtout à partir de 30 ans, s'amorce une involution des organes ... [ensuite] on décline après avoir atteint un apogée : où situer celui-ci ? ... Chacun donnera une réponse différente selon qu'il accorde plus de prix.

(*La vieillesse* I, 24)

Un fait intéressant est qu'il n'y a aucune division, aucun événement qui aborde la promotion à la vieillesse :

Le moment où commence la vieillesse est mal défini, il varie selon les époques et les lieux. On ne rencontre nulle part de « rites de passage » établissant un nouveau statut.

(*La vieillesse* I, 11)

Même chez Simone de Beauvoir la définition de la vieillesse est ambiguë, car elle « prend une multiplicité de visages » (*La vieillesse* I, 21). Généralement dans *La vieillesse*, on peut voir que « la vieillesse apparaît comme une disgrâce » (*La vieillesse* I, 15) parce qu'elle « réduit les forces, elle éteint les passions ». (*La vieillesse* II, 189). Mais parfois, on peut tout aussi bien voir le contraire :

En tant que prêtre ou officiant, le vieillard est sans ambivalence. Son rôle est positivement de la plus haute importance. Là encore, c'est grâce à sa mémoire qu'il se qualifie. Les cérémonies, rites, danses, chants nécessaires à la célébration du culte, c'est par lui qu'ils se transmettent. (*La vieillesse* I, 134)

La simple vérité est que : « Cette idée est liée à celle de changement » (*La vieillesse* I, 22) car la vieillesse « est définie artificiellement par coutumes » (*Le deuxième sexe* II, 601).

Kathleen Woodward souligne que dans plusieurs de ses rédactions, Simone de Beauvoir

speaks of aging and old age as a depressive state of mind that periodically invades the imagination just as old age will ultimately take up residence in the body.  
(Woodward 91)

Encore pire, « Beauvoir associates old age in general with melancholia, a terrible solitude and loss » (Woodward 106). De plus, selon Simone de Beauvoir, la vieillesse peut être représentée par des crises : « Beauvoir experienced crisis points to which she referred as moments of aging » (Woodward 92). Woodward explique aussi que, dans



les écrits de Simone de Beauvoir, la vieillesse symbolise la maladie, la dépression et la mort.

En général, la vieillesse pose la grande question de la mort. À grand tort, on associe la vieillesse très souvent avec le décès : « Grand-père était très âgé, il mourait » (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, 105). Selon Simone de Beauvoir, le troisième âge nous accoutume à la pensée de notre destin : « La vieillesse, la maladie, en diminuant nos forces vives aident souvent à apprivoiser l'idée de fin » (*Tout compte fait*, 51). Tout comme la vieillesse, le commencement de la mort n'est guère rigide; lorsqu'on commence à vieillir; on commence à mourir : « Ma mort a commencé depuis longtemps et je me suis habituée à voir mon passé me quitter » (*Tout compte fait*, 113). Malheureusement, « le vieil homme ne fera que descendre vers la décrépitude et la mort » (*La vieillesse I*, 347).

D'après les témoignages de Simone de Beauvoir, le vieillard n'a guère un « amour ardent » pour la vie; en plus « on sait que ça ne durera plus longtemps » (*La cérémonie des adieux*, 34). Lorsqu'il envisage la mort :

Le vieillard préfère un éternel sommeil à la lutte ou à l'ennui quotidien. La preuve que dans la vieillesse la mort n'apparaît pas comme le pire des maux c'est le nombre de vieillards qui décident « d'en finir avec la vie ». Dans les conditions que fait aujourd'hui la société à la majorité d'entre eux, survivre est une vaine épreuve

et on comprend que beaucoup choisissent de l'abréger.

(*La vieillesse* II, 257)

Un thème qui ressort au sujet de la mort est que celle-ci dépend également de la condition sociale :

Le contexte social influence le rapport du vieillard à la mort ... Dans certaines sociétés, la population tout entière se laisse périr avec indifférence par misère physiologique ou parce que les circonstances la dégoûtent de vivre. (*La vieillesse* II, 247)

Il est évident que certaines idées directrices face à la vieillesse se trouvent plusieurs fois dans ce que dit Simone de Beauvoir sur la mort. Un fait à remarquer est que

un vieillard, c'est quelqu'un qui a beaucoup de morts derrière soi ... la mort d'un proche, d'un ami ... [et] d'une certaine image d'eux-mêmes que détenait le défunt. (*La vieillesse* II, 139)

Il faut ainsi être conscient du fait que la mort nous attend tous pareillement : « Riches ou pauvres, on y arrive tous » (*La vieillesse* II, 256) car en vérité, « on s'abîme petit à

petit » (*La cérémonie des adieux*, 34), puisque la vieillesse « aboutit toujours à la mort » (*La vieillesse*, page 59).

Cependant, il faut être sensible et ne pas traiter le vieillard comme ce qu'il n'est pas : « un cadavre ambulante ». La personne du troisième âge est d'abord un être humain qui, en des termes simples, a vécu plus longtemps que le jeune. À part ce fait, « la vieillesse n'est pas un fait statique; c'est l'aboutissement et le prolongement d'un processus » (*La vieillesse* I, 22). Dans ce cadre, « les vieillards manifestent les mêmes désirs, les mêmes sentiments, les mêmes revendications que les jeunes » (*La vieillesse* I, 13). On peut donc se demander pour quelle raison la société trouve que chez les vieillards « l'amour, la jalousie semblent odieux ou ridicules, la sexualité répugnante, la violence dérisoire » (*La vieillesse* I, 13). Simone de Beauvoir souligne un des grands problèmes de cette question : « L'attitude de la société à leur égard est d'ailleurs profondément duplice » (*La vieillesse* I, 11). De plus, les gens âgés ne sont ni « séniles » ni des « rebus » et ne doivent certainement pas être condamnés « à végéter dans la solitude et l'ennui, pur[s] déchet[s] » (*La vieillesse* I, 17).

Un autre sujet qui domine la discussion sur la vieillesse est celui de « la solitude dans un monde étranger que nous ne comprendrons plus » (*L'âge de discrétion*, 83). À l'égard de la vieillesse, « le malheur c'est que cette aventure commune à tous, chacun la vit seul » (*Une mort très douce*, 172). Simone de Beauvoir évoque des idées inquiétantes face à l'isolement du vieillard et exprime l'idée que les gens du troisième âge sont « condamnés à la misère, à la solitude, aux infirmités, au désespoir » (*La*

*vieillesse* I, 11). Il est clair que « leur solitude aggrave leur condition » (*La vieillesse* I, 391).

Dans *La vieillesse*, Simone de Beauvoir parle du veuvage qui, à son tour, est étroitement lié au thème de la solitude. La question du veuvage est énormément complexe et a des conséquences très sérieuses dans la vie de nombreuses personnes âgées :

Le veuvage provoque souvent un traumatisme qui détourne le veuf, pendant un temps plus ou moins long, ou définitivement, de toute activité sexuelle. Veufs et célibataires âgés trouvent beaucoup plus difficilement que les hommes mariés un exutoire à leur libido. La plupart ont perdu leur pouvoir de séduction : s'ils cherchent l'aventure, leurs tentatives tournent court. Et ils hésitent à s'y risquer. La morale sociale juge honteuses ou ridicules les frasques séniles. Rien ne les protège contre l'angoisse de l'échec. (*La vieillesse* II, 71-72)

Il est donc certain que le veuf est plus « condamné au deuil et à la tristesse » (*La vieillesse* I, 196) que le vieillard marié : en d'autres termes, « les vieillards solitaires sont les plus misérables » (*La vieillesse* I, 379).

Simone de Beauvoir constate que la classe dominante ne considère ni les veufs, ni les célibataires ni les gens mariés, bref, toutes les personnes du troisième âge comme des êtres humains, car on n'entend guère leur voix humaine. Selon elle, ce nouveau statut qui leur est accordé mène la société à les considérer comme une espèce étrangère :

Pour concilier cette barbarie avec la morale humaniste qu'elle professe, la classe dominante prend le parti commode de ne pas les considérer comme des hommes; si on entendait leur voix on serait obligé de reconnaître que c'est une voix humaine; je forcerai mes lecteurs à l'écouter. Je décrirai la situation qui leur est faite et la manière dont ils la vivent : je dirai ce qui—dénaturé par les mensonges, les mythes, les clichés de la culture bourgeoise—se passe réellement dans leur tête et dans leur cœur. (*La vieillesse* I, 11)

Il faut également ajouter que selon Simone de Beauvoir, la personne âgée se trouve elle-même complètement « hors de l'humanité » (*La vieillesse* I, 13). Et comme le remarque Toril Moi, les sentiments de la solitude et de la séparation sont liés à la tristesse et à la dépression (Moi 23).

D'après Simone de Beauvoir,

il ne suffit donc pas de décrire d'une manière analytique les divers aspects de la vieillesse : chacun réagit sur tous les autres et est affecté par eux; c'est dans le mouvement indéfini de cette circularité qu'il faut la saisir. (*La vieillesse* I, 20)

Par conséquent, le vieillard est « conditionné par l'attitude pratique et idéologique de la société à son égard » (*La vieillesse* I, 20). C'est-à-dire que

l'homme ne vit jamais à l'état de nature; dans sa vieillesse, comme à tout âge, son statut lui est imposé par la société à laquelle il appartient. Ce qui rend la question complexe. (*La vieillesse* I, 19)

Finalement, l'élément essentiel à comprendre, c'est qu'il faut à tout prix éviter les fausses généralités au sujet de la vieillesse, « because we have always regarded it as something alien » (Miller 139). Il faut pareillement comprendre que les vieux sont victimes de faux préjugés; le vieillard n'est pas « un mort en sursis » (*La vieillesse* I, 345). Il est le même « être humain » qu'il était autrefois : « Nous restons ce que nous étions, avec des rhumatismes en plus » (*La vieillesse* II, 15). Ainsi, on ne peut pas permettre que « la société réussisse à nous détourner de voir dans les vieilles gens nos

semblables » (*La vieillesse* I, 15). Évidemment, il y a une nécessité urgente de valoriser le troisième âge afin de rendre hommage à la riche contribution sociale des aînés et de leur accorder des années futures plus gracieuses.

Simone de Beauvoir résume l'idée de la vieillesse en disant :

La vieillesse, c'est ce qui arrive aux gens qui deviennent vieux; impossible d'enfermer cette pluralité d'expériences dans un concept ou même dans une notion. Du moins pouvons-nous les confronter les unes aux autres, tenter d'en dégager les constantes et donner les raisons de leurs différences. (*La vieillesse* II, 11)

Simone de Beauvoir établit sur des bases rationnelles la grande leçon : la condition des personnes âgées n'est pas naturelle. Ce sont les sociétés diverses qui donnent de la valeur à leur statut, dans l'ensemble : « La société impose à l'immense majorité des vieillards un niveau de vie » (*La vieillesse* I, 17). Ainsi, selon les époques, les lieux et les communautés, la définition du vieillard subit inlassablement des changements.

Quant à l'analyse sociologique du troisième âge dans les œuvres de Simone de Beauvoir :

her work spans many sociological sub-specialties ...  
and ... it is clear that the social structural focus of her

work is gaining, rather than losing relevance.

(Beeson 78)

Enfin, il est très important de comprendre la définition de la vieillesse selon Simone de Beauvoir car elle reflète la complexité et la richesse de son essai si peu compris.



### CHAPITRE III

#### *La vieillesse* : « briser le silence » sur un sujet tabou

Simone de Beauvoir explique ses efforts vis-à-vis de son texte, *La vieillesse* :

En mai 67 ... je me demandais ce que j'allais faire.  
Presque tout de suite j'ai eu une illumination : cette  
question que j'avais échoué à traiter sous une forme  
romanesque, la vieillesse, je l'étudierais dans un essai ...  
la symétrie du *Deuxième Sexe*. (*Tout compte fait*, 145)

Le but de *La vieillesse* est de dénoncer l'assujettissement des aînés. Simone de  
Beauvoir affirme cet objectif :

Mon but essentiel est de mettre en lumière ce qu'est  
aujourd'hui, dans notre société, le sort des vieilles gens,  
on s'étonnera peut-être que je consacre tant de pages à la  
condition qui leur est faite ... (*La vieillesse* I, 20)

Pour cela, Simone de Beauvoir offre un éclairage original et utile sur le contexte culturel responsable de la subordination du vieillard. Et elle ne laisse guère de côté les détails « inutiles ».

Simone de Beauvoir utilise toutes les techniques rhétoriques à sa disposition pour secouer le lecteur de sa léthargie intellectuelle. Bref, l'idéologie de la société misogérontique et néocentrique, qui ne doit guère être ignorée, est révélée sous une forme riche et poignante, voire même quelquefois cruellement cynique.

Dans son ensemble, le travail effectué par Simone de Beauvoir est remarquable et très bien organisé. Simone de Beauvoir s'est engagée toute entière dans cet ouvrage rempli d'idées et de connaissances scientifiques, ethnologiques, historiques, économiques et sociologiques. Pour écrire cet essai qui est vraiment une critique sociale, l'auteure a dû faire beaucoup de recherches car elle voulait documenter et appuyer son argument central. Bien que Simone de Beauvoir transcrive les faits d'une façon cohérente et très captivante, on se demande à plusieurs reprises d'où viennent les citations et les données dont elle parle, étant donné qu'elle ne donne pas toujours la source des extraits cités. À part ce fait, le style dense et touffu de *La vieillesse* est remarquable par la richesse à la fois de la recherche interdisciplinaire et des idées philosophiques qui sous-tendent sa thèse.

Simone de Beauvoir utilise parfois l'antithèse pour renforcer ses idées. Par exemple, elle cite Lamennais lorsqu'elle dit du vieux : « Il est d'une race différente de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours » (*La vieillesse* II, 377). En nous servant de cette dernière citation on peut également voir qu'elle semble se

contredire souvent, car à plusieurs reprises elle juxtapose une attitude de toute apparence négative et une valorisation des vieux, qui sont en fait « des êtres humains ». En plus, en lisant certains passages, on pourrait avoir l'impression que Simone de Beauvoir est misogynique, négative et pessimiste, par exemple lorsqu'elle parle de « cette vieillese atroce » (*La vieillese* II, 391). Le même malentendu se voit chez plusieurs critiques du *Deuxième sexe*, mais il est important de comprendre que Simone de Beauvoir « cite » l'opinion publique et que le ton de ces déclarations négatives est ironique. Son but est évidemment de nous pousser à réfléchir aux représentations sociales qui passent sous silence.

*La vieillese* est un ouvrage imprégné de compassion. Simone de Beauvoir explique les lois sociales non pas en elles-mêmes, mais dans leur application aux personnes âgées, et elle démontre que le système néocentrique n'assure pas aux vieillards l'égalité, remarque profonde qui devrait exercer une influence considérable sur la collectivité. Soucieuse d'approfondir notre connaissance du phénomène de l'âgisme, elle parle du système néocentrique :

La tragédie de la vieillese est la radicale condamnation de tout un système de vie mutilant : un système qui ne fournit à l'énorme majorité des gens qui en font partie aucune raison de vivre. (*La vieillese* I, 437-438)

Dans le premier chapitre du premier volume, Simone de Beauvoir examine le déclin des organismes et ce dont parlent la science et la gériatrie. Le corps est un

organisme très important puisque selon Simone de Beauvoir, c'est grâce à notre corps qu'on a une perception du monde :

ces données biologiques sont d'une extrême importance : elles jouent dans l'histoire de la femme [et du vieillard] un rôle de premier plan, elles sont un élément essentiel de sa situation : dans toutes nos descriptions ultérieures nous aurons à nous y référer. Car le corps étant l'instrument de notre prise sur le monde, le monde se présente tout autrement selon qu'il est appréhendé d'une manière ou d'une autre. C'est pourquoi nous les avons si longuement étudiées. (*Le deuxième sexe* I, 71)

Pour cela l'écrivaine dédie une grande partie de ses études à la question de la biologie.

Simone de Beauvoir affirme qu'il y a des différences et des changements qui se manifestent pendant la vieillesse :

Les pertes, les altérations, les défaillances ... La loi de la vie, c'est de changer. C'est un certain type de changement qui caractérise le vieillissement : irréversible et défavorable, un déclin. (*La vieillesse* I, 24 et 22)

Ces différences modifient plusieurs éléments humains, par exemple la fertilité de la femme disparaît. En outre, elle parle du changement de l'apparence :

La perte des dents amène un raccourcissement de la partie inférieure du visage, si bien que le nez—qui s'allonge verticalement à cause de l'atrophie de ses tissus élastiques—se rapproche du menton. La prolifération sénile de la peau amène un épaissement des paupières supérieures, cependant que des poches se creusent sous les yeux. La lèvre supérieure s'amincit; le lobe de l'oreille grandit. (*La vieillesse* I, 43)

Le thème de la mutilation du corps humain est présent tout au long du premier chapitre. Simone de Beauvoir signale que la répugnance envers la détérioration corporelle est en premier lieu symbolique de notre mortalité. Néanmoins, la vieillesse n'est pas « intermédiaire entre la maladie et la santé » (*La vieillesse* I, 30), c'est un phénomène qui est nettement programmé dans la vie. Pareillement,

à partir d'un certain moment, tout individu se trouve diminué ... cela signifie que ... nul homme qui vit longtemps n'échappe à la vieillesse; c'est un phénomène inéluctable et irréversible. (*La vieillesse* I, 58-59)

Simone de Beauvoir dit aussi que :

Pour chaque individu la vieillesse entraîne une dégradation qu'il redoute. Elle contredit l'idéal viril ou féminin adopté par les jeunes et les adultes. L'attitude spontanée, c'est de la refuser en tant qu'elle se définit par l'impotence, la laideur, la maladie. La vieillesse des autres inspire aussi une répulsion immédiate. (*La vieillesse* I, 65)

Par ses paroles peu encourageantes, Simone de Beauvoir fait paradoxalement voir qu'elle dénonce le déterminisme biologique, car elle démontre que ce n'est pas le corps qui détermine le pouvoir et la subjectivité : au contraire, c'est la société qui construit l'interprétation du corps vieillissant. L'auteure souligne l'importance du rapport entre le vieillard et son corps, et ensuite elle explique que ce n'est pas le corps qui est honteux en lui-même : c'est la société qui le dévalorise. L'interprétation négative et la dévalorisation du corps qui vieillit est l'élément principal du processus de socialisation différentielle qui oblige le vieillard d'aborder « la fin de sa vie les mains vides et solitaire » (*La vieillesse* II, 399), tandis que le jeune se trouve « actif » et « utile ».

Dans le deuxième chapitre, Simone de Beauvoir décrit les données de l'ethnologie. Elle retrace le rôle du vieillard dans plusieurs sociétés étant donné que chaque communauté possède « une certaine culture ». On peut croire que les injustices

envers la personne âgée peuvent trouver leur explication dans l'identification des rôles traditionnels du vieillard. Néanmoins, Simone de Beauvoir montre qu'il y a bien des sociétés ethniques qui respectent l'aîné, aussi bien que celles qui ne le respectent guère.

Dans les sociétés diverses, le vieillard est donc

une idole ... un paillason ... un sous-homme et un surhomme ... impotent, inutile, il est aussi l'intercesseur, le magicien, le prêtre : en deçà ou au-delà de la condition humaine, et souvent les deux ensemble. (*La vieillesse I*, 137)

Le rang du vieux dépend de la définition de la vieillesse accordée par la collectivité dont il fait partie. Cette définition est à son tour fondée sur l'interprétation des particularités du troisième âge, selon la classe dominante dans la société dont il s'agit. Or, la condition du vieillard n'est pas universelle puisqu'elle n'est pas naturelle. Simone de Beauvoir dit précisément :

Il n'y a pas de collectivité humaine qui ne possède, si fruste soit-elle, une certaine culture; les activités que l'homme exerce à l'aide d'instruments fabriqués par lui constituent un travail à partir duquel s'établit au moins un embryon d'organisation sociale. N'essayons donc pas d'imaginer ce que serait pour lui une vieillesse *naturelle*.

Mais—bien que même à leur sujet le mot nature prête à  
controverse. (*La vieillesse* I, 62)

Le vieillard a une place honorée dans certaines sociétés à cause de sa sagesse et de son expérience. La transmission de ces expériences enrichit le jeune et assure un bon rapport entre les deux. Simone de Beauvoir parle des communautés qui célèbrent le troisième âge, par exemple, la société Lepcha qui exalte la vieillesse, d'autant plus lorsqu'ils ont abondamment de descendants. Pareillement, la société Aranda respecte considérablement le statut du vieux. Simone de Beauvoir explique ce phénomène en disant que :

Là où l'autorité des vieux continue à s'affirmer c'est que  
l'ensemble de la communauté veut maintenir à travers  
eux ses traditions ... ses possibilités et ses intérêts ... (*La  
vieillesse* I, 138)

Simone de Beauvoir juxtapose les sociétés qui respectent les vieux avec celles  
qui les méprisent dans cette étude copieusement détaillée :

On les tue, on les laisse mourir, on leur accorde un  
minimum vital, on leur assure une fin confortable, ou  
même on les honore et on les comble ... Seul le meurtre  
est interdit, s'il n'est pas déguisé. (*La vieillesse* I, 140)



L'écrivaine révèle que dans certaines sociétés, l'attitude envers la vieillesse est bien plus négative. Les Fidji traitent fort mal les vieux, et lorsqu'ils veulent se débarrasser des personnes âgées, ils les enterrent vivantes. Aussi, les Koryak en Sibérie tuent les gens lorsqu'ils deviennent trop âgés, aussi bien que les Chukchee, mais ces derniers ne tuent que les vieux pauvres. Simone de Beauvoir décrit aussi les réalités barbares d'autrefois vis-à-vis de la mort des vieillards dans certains villages en quelques coins du Japon :

Les villages étaient si pauvres que pour survivre on était obligé de sacrifier les vieillards : on les transportait sur des montagnes nommées « montagnes de la mort » et on les abandonnait là. (*La vieillesse* I, 88)

Semblablement, au temps jadis à Bali, on les assassinait, ensuite on les dévorait, tout comme on le faisait aux animaux :

On raconte à Bali qu'autrefois, dans un village perdu dans les montagnes, on sacrifiait et mangeait les vieillards. A une certaine époque, il n'en restait plus un seul ... (*La vieillesse* I, 124)

Le message de ce deuxième chapitre à l'égard du rôle du vieillard est très simple :

Si un groupe cherche seulement à subsister au jour le jour, devenir une bouche inutile, c'est décliner. Mais si, mystiquement lié aux ancêtres, il souhaite une survivance spirituelle, alors il s'incarne dans le vieillard qui appartient à la fois au passé et à l'au-delà; même la plus grande déchéance physique peut alors être considérée comme l'acmé de la vie. Le plus souvent cet apogée se situe à l'âge « grisonnant » et la décrépitude est regardée comme un déclin. (*La vieillesse* I, 139-140)

Tout au long de cette partie sur les divers données de l'ethnologie, on peut voir que la condition du vieillard n'est pas naturelle et que son statut perméable est défini par une société particulière :

Alors que dans les hordes et les bandes—comme dans nos sociétés industrielles modernes—son statut est contingent. Il varie d'un groupe à l'autre et à l'intérieur du groupe. (*La vieillesse* I, 127)

Dans le troisième chapitre, Simone de Beauvoir retrace les données de la vieillesse dans les sociétés historiques. Elle parle de plusieurs philosophes classiques et de ce qu'ils ont écrit au sujet de la personne âgée. L'auteure révèle que cette étude est un exercice extrêmement difficile car l'image de la vieillesse est, comme elle l'a

souligné auparavant, « incertaine, brouillée et contradictoire » (*La vieillesse* I, 141). D'autant plus, Simone de Beauvoir dit qu'on est mal informé sur le rôle de l'aîné dans l'Antiquité.

De toute évidence, dans plusieurs communautés anciennes, il y en a qui donnent un rôle considérable et spécial à la personne d'âge, mais même dans les écrits historiques on trouve plusieurs contradictions. Simone de Beauvoir fait comprendre que le rôle de la vieillesse varie également chez les grands philosophes antiques qu'on étudie et qu'on valorise encore de nos jours.

Platon et Aristote ont des conceptions opposées vis-à-vis de la question des vieux. Aristote accuse le vieillard de beaucoup d'imperfections puisqu'il a plus vécu que le jeune adulte. Il croit que le vieillard n'est pas forcément plus sage parce que la vieillesse apporte la faiblesse mentale et physique. Le portrait du vieillard chez Platon est plus favorable car il aimerait voir les vieux commander et les jeunes obéir.

Tout comme chez les auteurs plus récents, il y a des historiens qui se montrent complètement dégoûtés par la vieillesse. Par exemple, Juvénal dit de la personne d'âge :

À quelle suite de maux—et quels maux !—une longue vieillesse n'est-elle pas assujettie ! C'est en premier lieu ce visage déformé, hideux, méconnaissable; au lieu de peau, ce vilain cuir, ces joues pendantes, ces rides pareilles à celles que gratte une mère guenon autour de sa

vieille bouche ... Les vieillards sont tous pareils; leur voix tremble et leurs membres aussi; plus de cheveux sur leur crâne poli; leur nez est humide comme celui des petits enfants ... Quant à l'amour, il y a beau temps qu'il l'a oublié ... Le vieillard n'a plus sa tête à lui. La rançon d'une longue vie, ce sont les pertes constamment renouvelées, les deuils continuels et la vieillesse en vêtements noirs, au milieu d'une éternelle tristesse. (*La vieillesse* I, 195-196)

Simone de Beauvoir note qu'au Moyen Âge on jugeait le corps humain et on trouvait celui des vieillards « particulièrement repoussant ». Ensuite, pendant la Renaissance, on glorifie tant la beauté que « la laideur des vieillards n'en paraît que plus haïssable » (*La vieillesse* I, 237). Continuant son étude de l'image du vieux à travers les siècles, Simone de Beauvoir dit que jamais la hideur de la vieille dame n'a été aussi affreusement dénoncée que pendant la Renaissance. Postérieurement, le XVII<sup>e</sup> siècle était très dur à l'égard du vieillard à cause du fait que

[l]a société était autoritaire, absolutiste. Les adultes qui la régissaient n'y accordaient pas de place aux individus n'appartenant pas à la même catégorie qu'eux : vieillards et enfants. (*La vieillesse* I, 268)

Au XVIII<sup>e</sup> siècle un autre thème apparaît, celui du vieillard serviteur, d'une « noble sérénité », complaisant et dévoué. Il semble que la vision de la vieillesse n'a guère subi de changements car elle est associée à la « décrépitude » et à « la solitude de l'exil ». Simone de Beauvoir explique qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle la vieillesse était « une maladie ». Par la suite, il est clair qu'au XIX<sup>e</sup> siècle des changements se produisent. Simone de Beauvoir parle du progrès scientifique qui conduit à réformer les mythes du troisième âge grâce à une meilleure compréhension du vieillissement. Cette connaissance mène à de meilleurs programmes pour soigner les personnes d'âge. Malheureusement, la condition du vieillard reste en dépit de cela défavorable :

Cela ne signifie pas, loin de là, que pour l'ensemble des vieilles gens les circonstances soient devenues plus favorables. Nous verrons au contraire que beaucoup d'entre eux sont victimes de l'évolution économique qui s'est déroulée au cours du siècle. (*La vieillesse* I, 306)

Simone de Beauvoir montre que la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle décrit la vieillesse d'une façon plus réaliste, et le « rapport de la famille » (*La vieillesse* I, 299) a plus d'importance. Au XX<sup>e</sup> siècle on voit les grands mouvements politiques, et le prestige du vieillard diminue davantage parce que l'idée de l'expérience devient moins valorisée.

Encore une fois, l'ambivalence à l'égard du troisième âge est présente :

La vieillesse est un automne, riche de fruits mûrs; c'est aussi un hiver stérile dont on évoque la froideur, les neiges, les frimas. Elle a la douceur des beaux soirs. Mais on lui attribue aussi la sombre tristesse des crépuscules.

*(La vieillesse I, 335)*

Il est intéressant de voir qu'il y a des philosophes de jadis qui ont lié l'image de la vieillesse à celle de la « vertu » (*La vieillesse I, 341*), tandis qu'il y a pareillement des penseurs d'autrefois qui expliquaient que le troisième âge « dégoûterait un Cossus » (*La vieillesse I, 196*), c'est-à-dire que « la vieillesse ne peut pas être supportable, même pour un sage » (*La vieillesse I, 191*).

Dans son chapitre sur l'importance historique de la vieillesse, Simone de Beauvoir démontre que la situation des gens du troisième âge, tout au long de l'histoire, est continuellement ambiguë et n'est jamais naturelle :

Des mythologies, de la littérature, de l'iconographie se dégage une certaine image de la vieillesse, variable selon les temps et les lieux ... C'est une image incertaine. (*La vieillesse I, 141*)

Enfin, le chapitre intitulé « La vieillesse dans la société d'aujourd'hui » est pareillement bien développé avec beaucoup de statistiques sociales. Simone de Beauvoir offre une abondance d'information sur le statut plus récent des vieux. Elle note la situation faite aux personnes âgées et leur participation à la vie économique et sociale. Elle démontre aussi que le mode d'existence des vieux est conditionné par plusieurs facteurs, représentant les ressources limitées qui leur sont offertes et la façon dont ils sont capables de les utiliser. Elle dit également que :

La condition des vieilles gens est aujourd'hui scandaleuse. Avant de l'examiner en détail, il faut essayer de comprendre d'où vient que la société en prend aussi aisément son parti. D'une manière générale elle ferme les yeux sur les abus, les scandales, les drames qui n'ébranlent pas son équilibre; elle ne se soucie pas plus du sort des enfants assistés, des jeunes délinquants, des handicapés que de celui des vieillards. (*La vieillesse I*, 343)

La pauvreté est un problème énorme pour les personnes âgées. En dénonçant les démocraties bourgeoises, Simone de Beauvoir affirme que les sociétés capitalistes, dominées par les jeunes adultes, ne s'intéressent qu'au « capital » et non pas à la collectivité. Les règles imposées par ces sociétés mettent les gens à la retraite

prématurément et condamnent beaucoup d'individus à l'indigence. Donc, la décision de la retraite devrait être prise par chaque personne individuellement. Ainsi,

Les retraités constituent une charge que les sociétés basées sur le profit assument chichement. Permettre aux travailleurs de rester actifs aussi longtemps qu'ils le peuvent et ensuite leur garantir une vie décente, c'est une solution correcte. (*La vieillesse I*, 358)

Simone de Beauvoir affirme autant que les pensions des retraités sont trop faibles et ne donnent guère l'occasion au vieillard de vivre dans des conditions acceptables. Pour cette raison elle vise un système qui offre «une pension confortable» pour assurer au vieillard une vie adéquate. Donc, elle conclut qu'«il faut ranger l'ostracisme social» (*La vieillesse I*, 392) et donner au vieillard plus qu'une «survie brute».

D'après ses recherches, Simone de Beauvoir note que les âgés pauvres se trouvent malades plus fréquemment :

Ils habitent des taudis insalubres, qu'ils se nourrissent mal, qu'ils peuvent à peine se chauffer; mais ils n'ont pas les moyens de se soigner et leurs maladies s'aggravent, les empêchent de travailler et exaspérant leur pauvreté. (*La vieillesse I*, 390)



L'idée à retenir, c'est que « les vieillards ont faim, ils ont froid, ils en meurent » (*La vieillesse* I, 438).

Ainsi, le premier volume de *La vieillesse* est évidemment une analyse de la vieillesse du point de vue scientifique, ethnologique, historique, économique et sociologique, en d'autres termes, du point de vue « externe ». Cependant, le deuxième volume présente la vieillesse aussi comme l'expérience « interne » du vieillard :

Toute situation humaine peut être envisagée en extériorité—telle qu'elle se présente à autrui—et en intériorité, en tant que le sujet l'assume en la dépassant.

(*La vieillesse* I, 21)

La deuxième partie de *La vieillesse*, type journal intime, est consacrée aux expériences personnelles vécues par le vieillard. Ici, je me contenterai d'un court résumé du deuxième tome car dans les chapitres suivants j'approfondirai les deux grands thèmes de la seconde partie : celui de la femme qui vieillit et celui de la dépression chez les gens âgés.

Tout comme elle l'avait fait dans le deuxième volume du *Deuxième sexe*, intitulé « L'expérience vécue », Simone de Beauvoir se penche maintenant sur la vieillesse perçue par la personne âgée elle-même. En d'autres termes, le premier volume donne un point de vue aussi objectif que possible, tandis que le deuxième volume examine la vieillesse d'un point de vue subjectif. Ce double éclairage nous permet de mieux comprendre la situation réelle du vieillard.

Beauvoir treats three separate, yet intertwined issues : the transformation which takes place in the relationships of individuals with their bodies and their body images, the changes which occur in the temporal experience in old age, and the differences apparent in old persons' relationships with others in the world. (Miller 132-133)

Au cours de sa vie,

le vieil homme n'a pas seulement vu mourir les gens de sa génération : bien souvent un autre univers s'est substitué au sien ... [il] survit à son époque et à soi-même. (*La vieillesse* II, 241)

Simone de Beauvoir décrit les bouleversements et les changements vécus lorsqu'il est question du rapport entre le vieillard et son « nouveau » corps, et son « nouveau » statut. Elle nous montre comment l'ancienne génération s'adapte :

On a vu que certains vieillards accueillent ce changement avec plaisir et même avec fierté : mais seulement dans la mesure où il ne conteste pas leur passé. S'il remet en question tout ce qu'ils ont fait, cru, aimé, ils se sentent en exil. (*La vieillesse* II, 241)

Simone de Beauvoir présente aussi plusieurs perspectives personnelles des rapports entre le vieillard et le jeune adulte. Le déséquilibre de forces est évident car notre société confère le droit de dominer au jeune. Les vieux sentent qu'ils ont moins de pouvoir, moins d'influence et moins de ressources. De plus, leur futur « est lourd de possibilités effrayantes, puisqu'ils n'en sont plus les maîtres » (*La vieillesse* II, 283).

Simone de Beauvoir fait voir tout au long du deuxième volume, que les vieux ne veulent pas être considérés comme des « incapables », des « paresseux », des « déchets ». Les vieux ne veulent pas être des « objets » de leur propre vie non plus; et, ils ne veulent pas être dominés par une société pénétrée de valeurs néocentriques. Les gens âgés n'ont pas non plus envie d'aller dans des maisons pour personnes âgées. Ils réclament plusieurs changements chez les « Fonds d'Action Sociale », c'est-à-dire que les vieux veulent que les agences politiques agissent de sorte qu'il y ait des modifications dans le système social, et qu'ils puissent cesser de vivre dans des conditions déplorables. Ils désirent des changements dans l'ordre conventionnel qui est misogynique et qui rejette le principe de l'égalité.

Tout au long de *La vieillesse*, il y a une idée auquel il faut réfléchir : « Le fait le plus important à souligner, c'est que le statut du vieillard n'est jamais conquis par lui mais lui est octroyé » (*La vieillesse* I, 138). Et généralement, les personnes âgées ne veulent rien en particulier, sauf justement ce que nous voulons, c'est-à-dire, l'activité professionnelle ou divertissante, une certaine liberté, l'appui émotif et financier. Finalement, elles veulent être acceptées comme des êtres humains et non pas comme une classe sociale inférieure, ni comme une classe sociale séparée. Bien qu'il y ait des

différences entre le troisième âge et la jeunesse, il y a beaucoup de similarités qu'il ne faut pas oublier. Pareillement, il ne faut pas oublier la simple justice envers les vieux.

Simone de Beauvoir explique :

Dans la société idéale ... , on peut rêver que la vieillesse n'existerait pour ainsi dire pas ... Le dernier âge serait réellement conforme à la définition qu'en donnent certains idéologues bourgeois : un moment de l'existence différent de la jeunesse et de la maturité, mais possédant son propre équilibre et laissant ouverte à l'individu une large gamme de possibilités. (*La vieillesse* II, 399)

Ce texte nous oblige à reconnaître nos préjugés envers la vieillesse.

Pour sommaire qu'elle soit, cette étude suffit à démontrer à quel point la condition du vieillard dépend du contexte social. Il subit un destin biologique ... Mais son involution est ... précipitée selon les ressources de la communauté. (*La vieillesse* I, 139)

Pour montrer que la vieillesse est un phénomène sociologique, l'écrivaine en démontre les différences ethniques et historiques. On peut voir qu'il n'y a pas de principes universels, seulement des concepts provisoires et locaux; la vieillesse « varie

selon les époques et les lieux » (*La vieillesse* I, 11). Il n'y a pareillement pas de condition stable, puisque la condition ambivalente du vieillard est construite socialement. Bref, la condition pitoyable des vieilles gens, situation qui semble être naturelle, ne l'est pas du tout : elle est en fait, culturelle.

*La vieillesse* est un texte révolutionnaire qui répond précisément aux besoins de la société. Ce que fait la collectivité ne guérit rien et ne suffit pas.

C'est pourquoi tous les remèdes qu'on propose pour pallier la détresse des vieillards sont si dérisoires : aucun d'eux ne saurait réparer la systématique destruction dont des hommes ont été victimes pendant toute leur existence. (*La vieillesse* II, 398)

L'auteure souligne que bien qu'il y ait plusieurs différences biologiques, ces dissemblances ne devraient pas nous imposer un « destin figé ». Elle montre ainsi que la différence d'âge est neutre en soi, alors que la société la transforme en une hiérarchie.

Simone de Beauvoir ne se contente pas de revendications concrètes. Dans *Le deuxième sexe*, elle avait nettement déclaré que les droits sociaux et l'accès au marché du travail ne suffisent pas pour que la femme atteigne l'égalité. Ce qu'il faut, c'est une transformation radicale de la société, et en premier lieu, l'éradication de l'idéologie patriarcale. De la même façon, elle ne préconise pas seulement de meilleures conditions concrètes pour les vieillards, mais une profonde modification philosophique et sociale.

Voilà pourquoi on ensevelit la question dans un silence concerté. La vieillesse dénonce l'échec de toute notre civilisation. C'est l'homme tout entier qu'il faut refaire, toutes les relations entre les hommes qu'il faut recréer si on veut que la condition du vieillard soit acceptable. (*La vieillesse* II, 398-399)

Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir dit que c'est dans sa façon de traiter la femme qu'une société peut être jugée. Or, dans *La vieillesse*, elle déclare que l'oppression du vieillard révèle les vraies couleurs d'une société. Voyons ce que dit Simone de Beauvoir sur la vieille femme et sur la dépression chez les vieillards.

## CHAPITRE IV

### La vieille femme

Il ne faut pas oublier que *La vieillesse* est « la symétrie du *Deuxième Sexe* » (*Tout compte fait*, 145). Incontestablement, le phénomène de la vieillesse est très complexe, aussi bien que les rapports entre les vieux et les jeunes. Simone de Beauvoir établit clairement le lien entre le statut de la femme et celui du vieux :

J'ai montré dans *Le deuxième sexe* que, lorsque les femmes tirent de leur pouvoir magique un grand prestige, c'est en fait aux hommes qu'elles le doivent. La même remarque vaut pour les vieillards par rapport aux adultes. Leur autorité se fonde sur la crainte ou le respect qu'ils inspirent : le jour où les adultes s'en affranchissent, les anciens n'ont plus aucun atout. (*La vieillesse* I, 138)

On ne naît ni femme ni vieillard ... on le devient. C'est-à-dire, c'est la société et non pas la biologie qui définit autant la femme que le vieillard : « Dans la collectivité humaine rien n'est naturel et qu'entre autres la femme est un produit élaboré par la

civilisation » (*Le deuxième sexe* II, 654). En plus, tout comme la condition des personnes âgées, celle des femmes n'est jamais commandée par les femmes elles-mêmes, mais par ce « monde de valeurs » (*Le deuxième sexe* I, 93) androcentriques et néocentriques. Et ces valeurs maintiennent les femmes et les vieillards impuissants et invisibles. Par conséquent, Simone de Beauvoir s'est fixée comme but de donner aux deux groupes de la puissance, de la visibilité et une voix.

Ce n'est donc certainement pas par hasard que Simone de Beauvoir donne beaucoup d'importance à la femme âgée dans *La vieillesse*, puisque dans *Le deuxième sexe*, elle ne donne qu'un « très rapide résumé » sur la maturité et la vieillesse féminines (Kérisit 117). Simone de Beauvoir montre ce que la femme envisage lorsqu'elle vieillit :

[Elle] doit s'adapter à un statut nouveau qui lui apporte certains avantages—repos, loisir —, mais de graves désavantages : appauvrissement, disqualification. (*La vieillesse* I, 418)

Au neuvième chapitre du *Deuxième sexe*, intitulé « De la maturité à la vieillesse », Simone de Beauvoir avait déjà abordé ce sujet en exposant les obstacles et les défis de la femme âgée. Beeson dit : « Being female makes the problem of aging particularly acute for women » (Beeson 72), puisqu'on « maltraite tous les vieillards, mais particulièrement les femmes » (*La vieillesse* I, 197) :



Dans leur jeunesse et leur maturité les classes dominantes ne leur avaient accordé que ce qui leur était nécessaire pour reproduire leur vie : une fois [usées] à la tâche, elles les abandonnaient, les mains vides ... on les négligeait ... on les chassait et même on les abattait clandestinement.

*(La vieillesse I, 342)*

Dans le domaine de la vieillesse chez la femme, il existe le phénomène de la double invisibilité :

En tant qu'expérience personnelle, la vieillesse concerne autant les femmes et même davantage puisqu'elles vivent plus longtemps. Mais quand on en fait un objet de spéculation, on considère essentiellement la condition des mâles. D'abord parce que ce sont eux qui s'expriment dans les codes, les légendes et les livres; mais surtout parce que la querelle du pouvoir n'intéresse que le sexe fort. *(La vieillesse I, 143-144)*

Le thème de la vieillesse chez la femme ressort dans *Le deuxième sexe* avec un ton très négatif. Ici, on peut entendre le mot « vieillesse » dans plusieurs de ses acceptions pessimistes : c'est quelque chose qui est perturbant et qui nous fait pâlir : « bien avant la définitive mutilation, la femme est hantée par l'horreur du

vieillesse » (*Le deuxième sexe* II, 457). Le texte définit la vieillesse d'après un mode très sombre : lorsque la femme vieillit, elle approche « l'âge dangereux » (*Le deuxième sexe* II, 456).

Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir présente une image générale du thème de la vieillesse chez les femmes et l'oppose au cas des hommes. L'écrivaine s'est fixée comme but de faire comprendre que

L'histoire de la femme—du fait que celle-ci est encore enfermée dans ses fonctions de femelle—dépend beaucoup plus que celle de l'homme de son destin physiologique; et la courbe de ce destin est plus heurtée, plus discontinue que la courbe masculine. Chaque période de la vie féminine est étale et monotone : mais les passages d'un stade à un autre sont d'une dangereuse brutalité; ils se trahissent par des crises beaucoup plus décisives que chez le mâle. (*Le deuxième sexe* II, 456)

Comme on peut le voir dans plusieurs écrits de Simone de Beauvoir, la femme se retrouve dans une position subalterne tout au long de sa vie. Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir retrace l'oppression aussi bien que l'altérité de la femme dès sa naissance. L'auteure démontre que les sentiments de l'infériorité de la femme commencent dès un très jeune âge à cause de la misogynie; à son tour, la misogynie, qui semble être justifiée et naturelle, détermine l'attitude collective envers la femme :

« Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une défectuosité naturelle » (*Le deuxième sexe* I, 15).

Indiscutablement, la subordination de la femme est culturelle, car la société patriarcale accorde le droit à l'homme d'exclure la femme. Pour bien comprendre la subordination et la marginalisation de la femme qui sont à la base de l'infériorité de la femme, Simone de Beauvoir souligne l'importance des différences biologiques de la femme par rapport à l'homme, dans une société qui se soumet continuellement au déterminisme biologique et à l'idéologie androcentrique qui justifient la domination de la femme. Elle écrit :

Le corps de l'homme a un sens par lui-même, abstraction faite de celui de la femme, alors que ce dernier en semble dénué si l'on n'évoque pas le mâle ... L'homme se pense sans la femme. Elle ne se pense pas sans l'homme ... Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle. (*Le deuxième sexe* I, 15)

Simone de Beauvoir insiste sur le rapport de la femme avec son corps puisque la conscience, les pensées et les sentiments sont inséparables du corps. Bref, notre corps et notre identité sont inévitablement conjoints à cause du fait que le corps est effectivement « l'instrument de notre prise sur le monde » (*Le deuxième sexe* I, 71). Ainsi, l'auteure dénonce le modèle de la féminité qui est imposé à la femme par les

valeurs misogynes qui blessent : la femme n'est pas un être avec « un certain *manque* de qualités » (*Le deuxième sexe* I, 15).

Le mépris de soi chez la femme devient de plus en plus aggravé car d'après la société néocentrique, « la vieillesse enlaidit » (*La vieillesse* II, 81). Ce qui est encore pire, c'est que « la laideur est cruellement associée à la méchanceté » (*Le deuxième sexe* II, p 45). La femme qui vieillit est sensible à sa « dévaluation »; il n'est donc pas surprenant qu'elle souffre jusqu'au point de se détester; on souffre de « [this] self-loathing and loathing of the flesh » (Potvin et Sully 110). Simone de Beauvoir remarque qu'en effet « la situation biologique de la femme constitue pour elle un handicap » (*Le deuxième sexe* II, 95); ainsi, son corps féminin qui vieillit crée pour elle un double handicap.

Le problème est que, lorsqu'il est question du sentiment d'infériorité chez la femme, il existe un problème immense : il est difficile d'y trouver remède, surtout lorsque la femme n'a pas à son avantage l'appui d'une société complaisante. Bref, « on ne conteste pas la hiérarchie sociale établie » (*La vieillesse* I, 248). Par conséquent, la femme est

ce que l'homme en décide; ainsi on l'appelle « le sexe » voulant dire par là qu'elle apparaît essentiellement au mâle comme un être sexué; pour lui, elle est sexe, donc elle l'est absolument. (*Le deuxième sexe* I, 15)

La société patriarcale admet la dévalorisation de la femme : « Elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre » (*Le deuxième sexe* I, 15). De plus, quand on est Autre, on est opprimé; « le système ... nous réduit délibérément à l'impuissance » (*La cérémonie des adieux*, 57) et à l'oppression.

Il y a assurément un « manque d'équilibre » dans la société à l'égard des deux sexes. De ce fait, la femme a une peur bleue de perdre sa beauté physique, puisque cela la mènera à un dégoût encore plus vif d'appartenir au « deuxième sexe ». La femme peut donc se demander ce qu'elle deviendra :

Parce que le destin de la femme est, aux yeux de l'homme, d'être un objet érotique, en devenant vieille et laide elle perd la place qui lui est assignée dans la société : elle devient un *monstrum* qui suscite de la répulsion et même de la crainte; comme chez certains primitifs, en tombant hors de la condition humaine elle prend un caractère surnaturel : c'est une magicienne, une sorcière aux dangereux pouvoirs. (*La vieille* I, 198)

Selon Simone de Beauvoir, la femme veut effacer « la disgrâce des années » (*La vieille* II, 82). Ainsi, puisque « l'apparence de la femme âgée est hideuse ... [et] elle sent mauvais » (*La vieille* I, 197), elle passe sa vie à essayer de maintenir sa beauté physique : « elle exagère sa féminité, elle se pare, se parfume, elle se fait tout

charme, toute grâce » (*Le deuxième sexe* II, 460). Mais sa « beauté deviendra la proie de l'impitoyable vieillesse qui pas à pas, sans bruit, s'avance » (*La vieillesse* I, 197).

Paradoxalement, Simone de Beauvoir souligne sans cesse les changements physiques du vieillard dans un livre dont le but est l'acceptation de la différence du corps humain. Aussi illustre-t-elle le modèle péjoratif de la vieillesse qui est imposé par les valeurs néocentriques : elle dit encore que le corps de la femme qui vieillit est « biologiquement déchu » et « inspire une répugnance biologique » (*La vieillesse* I, 345). On se demande d'où vient pareille hostilité, et encore pour quelle raison elle emploie un vocabulaire tellement féroce. De toute évidence, elle « cite » l'opinion publique, mais elle connaît aussi la rage du cœur, la rage de crier au monde sa propre détresse de vieillir :

Simone de Beauvoir was certainly haunted personally by the specter of aging. She was infected with intolerance for the rhythms of the human body, as most of us are, quite early in life. (Beeson 70)

La femme songe à la « belle vieillesse » (*La vieillesse* I, 58) et elle ne veut pas qu'on dise : « elle était belle » (*La vieillesse* I, 197). Comme l'affirme Kérisit, la femme érotique qui continue ses relations avec les hommes tout au long de sa vie, se croit « en quelque sorte comme personne » (Kérisit 115). La femme veut ainsi continuer sa vie sexuelle. Par conséquence,

si elle n'a d'autres ressources que l'exploitation de ses charmes, elle luttera pied à pied pour les conserver; elle luttera aussi avec rage si ses désirs sexuels demeurent vivaces. (*Le deuxième sexe* II, 465)

Cette lutte est ainsi d'une gravité incontestable.

La condition psychologique de la femme s'empire davantage lorsque cette lutte donne aux critiques de quoi parler :

Le parti pris antiféministe contre les femmes âgées est manifeste chez Érasme. Il est normal que ce moraliste réprouve celles qui ont l'indécence de penser encore à l'amour. Mais la gratuite méchanceté de sa description étonne chez un humaniste. Il évoque : « Ces femmes décrépites, ces cadavres ambulants, ces carcasses infectes qui exhalent partout une odeur sépulcrale et qui cependant s'écrient à chaque instant : Rien n'est si doux que la vie ... Tantôt elles montrent leurs mamelles flasques et dégoûtantes, tantôt elles tâchent de réveiller la vigueur de leurs amants par les glapissements de leur voix tremblante. » Il faut remarquer au milieu de tant de clichés un thème neuf : le contraste entre l'être hideux

qu'est pour autrui la vieille femme et le plaisir qu'elle  
garde à vivre. (*La vieillesse* I, 238)

À cause de son corps féminin, la femme passe sa vie à essayer de se définir par une image contraire à celle décrite par la société patriarcale. Simone de Beauvoir dit que la femme se définit comme une personne qui cherche continuellement des valeurs dans un monde misogyne. Lorsqu'elle arrive à la maturité, il faut qu'elle se redéfinisse selon son nouveau statut, et il faut qu'elle recommence à dénoncer ce qu'elle n'est pas dans un monde également misogynique. Auparavant, la femme était un « homme manqué », vieillissant, elle sera un « rebut ».

La simple vérité est que, malheureusement, « la femme âgée continue à être un objet de dégoût et de dérision » (*La vieillesse* I, 234). Il est évident que, quant à la femme :

On vieillit comme on a vécu : ... dévalorisé[es] par  
l'homme pendant leur jeunesse, les femmes incorporent  
leur propre subordination jusque dans leur vieillesse.  
(Kérisit 117)

La femme âgée cherche d'abord à reproduire sa jeunesse avec des changements esthétiques, vu que la beauté a toujours occupé une place centrale dans sa vie. Ensuite elle cherche du secours auprès de Dieu, elle poursuit de nouvelles activités, des études et de nouvelles relations sexuelles. La femme est en quête de l'aventure



parce qu'elle ne veut pas être obligée de prendre sa « retraite sociale » ... Ses pensées se trouvent en désarroi et son existence est mise en question.

Pour la femme, la vieillesse entraîne une énorme dégradation qu'elle craint, et son nouveau statut

contredit l'idéal viril ou féminin adopté par les jeunes et les adultes. L'attitude spontanée, c'est de la refuser en tant qu'elle se définit par l'impotence, la laideur, la maladie. (*La vieillesse* I, 65)

En raison de la force sociologique et des injustices dont parle Simone de Beauvoir, les jeunes filles redoutent beaucoup la vieillesse :

Quand on les interroge sur leur avenir ... les jeunes filles arrêtent la vie au plus tard à 60 ans. Certaines disent : « Je n'irai pas jusque-là, je mourrai avant. » Et quelques-unes même : « Je me tuerai avant. » (*La vieillesse* I, 14)

Chez plusieurs femmes d'une quarantaine d'années, on peut distinguer l'indépendance qu'elles commencent à éprouver devant les autres; par contre, leur érotisme a « disparu ». Bien qu'elles aient finalement accepté de vivre leur liberté, selon Simone de Beauvoir, elles n'ont pas encore appris à mettre à profit cette liberté et par

conséquent, elles se sentent intimidées par leur nouvelle autonomie. Ceci donne à penser que Kérisit a raison lorsqu'elle dit :

Tel est le paradoxe de la vieillesse féminine selon Beauvoir : alors que la femme mature ou âgée pourrait tirer profit de son émancipation et s'affranchir des contraintes imposées par son objectification, elle déploie au contraire un certain nombre de stratégies pour occulter cette liberté, se laisse intimider par son « autonomie » et essaie même de la « renier ». (Kérisit 117)

Du reste, les femmes qui ont eu l'occasion de poursuivre une carrière s'aperçoivent qu'il y a moins d'employés âgés : « alors que la proportion des vieillards grandissait partout, le nombre des vieux travailleurs a diminué » (*La vieillesse I*, 360). Simone de Beauvoir ajoute que « cette discrimination est observée presque partout ... [en plus,] les femmes âgées souffrent encore plus que les hommes de cette discrimination » (*La vieillesse I*, 362).

Malheureusement, les femmes âgées ne trouvent plus rien à faire : « Il ne reste qu'à tuer le temps » (*L'âge de discrétion*, 16). Pareillement, elles se considèrent complètement « inutiles » :

On touche là à la lamentable tragédie de la femme âgée : elle se sait inutile; tout au long de sa vie la femme

bourgeoise a souvent à résoudre le dérisoire problème :  
Comment tuer le temps ? Mais une fois les enfants  
élevés, le mari arrivé, ou du moins installé, les journées  
n'en finissent pas de mourir. (*Le deuxième sexe* II, 477)

La société patriarcale s'oppose à toute déviation des règles et des rôles qui sont imposés à la femme. La femme n'a jamais adopté de stratégie pour poursuivre ses propres fins et donc en vieillissant, elle n'a ni les moyens de s'adapter à cette nouvelle condition ni l'indépendance pour pouvoir se débrouiller toute seule.

La vieillesse affecte les deux sexes, mais il est clair que les femmes ont plus de difficultés avec ce processus que les hommes à cause de leur double marginalisation. En plus, les femmes du troisième âge souffrent plus de maux psychologiques par rapport aux hommes. L'auteure dit que la mélancolie « frappe surtout les femmes » (*La vieillesse* II, 329). Et elle explique que cette mélancolie est la conséquence de plusieurs circonstances. La mélancolie

n'est pas provoquée par un événement ou des circonstances singulières : elle se confond avec l'ennui qui les dévore, avec l'amer et humiliant sentiment de leur inutilité, de leur solitude au sein d'un monde qui n'a pour eux qu'indifférence. (*La vieillesse* II, 283)

*Le deuxième sexe* est aussi prodigieux que *La vieillesse* dans la mesure où Simone de Beauvoir analyse le troisième âge chez la femme qui a passé toute sa vie à poursuivre la « justification de son existence » (*Le deuxième sexe* II, 456). Les deux essais semblent tous les deux pessimistes à l'égard de la femme vieillissante, et on peut comprendre la hantise de Simone de Beauvoir vis-à-vis de la vieillesse chez la femme puisque

ce sont ... des femmes qu'on trouve en majorité dans les hôpitaux. Elles vivent plus vieilles que les hommes mais, pendant toute leur existence, elles sont plus souvent malades. (*La vieillesse* I, 48)

L'auteure constate aussi que les vieilles femmes sont encore plus démunies que les vieux hommes :

On pense aujourd'hui que la plupart d'entre eux pourraient être évités si la condition sociale des vieillards était moins misérable ... [Simone de Beauvoir cite le sociologue Bastide] « On peut se demander si la sénilité est une conséquence ... un produit artificiel de la société qui rejette les vieillards ». (*La vieillesse* II, 342)

Évidemment, « la vieillesse n'a pas le même sens ni les mêmes conséquences pour les hommes et pour les femmes » (*La vieillesse* I, 135). Et bien que la condition des vieilles femmes soit parfois ambivalente, « en général, leur statut demeure inférieur à celui des hommes » (*La vieillesse* I, 136) à cause de la double marginalisation. Aux yeux de la société androcentrique et néocentrique, les vieilles femmes sont « le deuxième sexe » aussi bien que « le troisième âge ». Par conséquent, « on les néglige davantage, [o]n les abandonne plus facilement » (*La vieillesse* I, 136) :

Les femmes dans l'ensemble sont aujourd'hui inférieures aux hommes c'est-à-dire que leur situation leur ouvre de moindres possibilités : le problème c'est de savoir si cet état de choses doit se perpétuer. (*Le deuxième sexe* I, 25)

Bien en avance sur son temps, Simone de Beauvoir expose les expériences des vieilles femmes pour dénoncer leur oppression :

Elle s'isole ... elle s'enferme avec le secret qu'elle porte dans son cœur et qui est la mystérieuse clé de son malheureux sort; elle cherche à faire le tour de ces possibilités qu'elle n'a pas épuisées ... elle représente les occasions qu'elle a laissé échapper ... (*Le deuxième sexe* II, 458-459)

Bien que la vieille femme soit ontologiquement l'égale du jeune homme, on la traite avec inégalité et avec répugnance; on va jusqu'à dire que « la vieille femme ressemble à la mort » (*La vieillesse* I, 241). Ainsi, Simone de Beauvoir nous fait admettre que la femme est une création sociale (*Le deuxième sexe* II, 654), et qu'il faut alors « dénoncer [les] mystifications et [les] mensonges » (*Le deuxième sexe* II, 482) que la collectivité tente toujours de masquer.

## CHAPITRE V

### La vieillesse déprimante

Tout au long de *La vieillesse*, l'image sombre du troisième âge est présente :

[Le vieillard] se pétrifie au sein d'un univers dévasté, où plus rien ne l'intéresse ni ne le touche. Il s'arrête de vivre. Le néant du présent le rend esclave de son être au passé; il en subit la fatalité. S'il est anxieux, c'est qu'il supporte le poids du passé; il craint pour l'avenir à cause de ce qu'il a été et fait antérieurement. Il ne saurait intervenir pour en conjurer les conséquences. Il est voué à la passivité. (*La vieillesse* II, 330)

Simone de Beauvoir fait plusieurs allusions aux thèmes de la « tristesse profonde » (*La vieillesse* II, 282) et de la dépression. L'auteure croit « à la souffrance des gens » et dit qu'elle est « abominable » (*L'âge de discrétion*, 77). De ce fait, l'auteure nous fait voir qu'« il faut tout faire pour la supprimer » (*L'âge de discrétion*, 77).

Lorsqu'il est question de la dépression, sujet qu'elle a souvent abordé dans ses œuvres, elle parle du « triple enchaînement de causes : la mauvaise santé, l'indigence, la solitude » (*La vieillesse* I, 390). Pour affirmer cette idée davantage, l'écrivaine ajoute que les recherches du Dr Blajan-Marcus révèlent que

ces dépressions superposent plusieurs éléments : la retraite vécue comme deuil et exil s'inscrit sur un fond de deuils mal liquidés, de dépendance parentale, de tempérament dépressif et sans doute de troubles circulatoires et glandulaires, bien qu'ils soient difficiles à déceler. (*La vieillesse* I, 429)

Simone de Beauvoir affirme que chez le vieillard, « les cas de maladie mentale sont plus fréquents chez lui que chez les jeunes » (*La vieillesse* I, 58). Elle ajoute que les vieux ont à surmonter plusieurs débilites psychologiques aussi bien que physiques, et que leur perte de mémoire est entraînée par leur anxiété, qui est à son tour le résultat de la condition sociale déplorable des vieux.

Et cette notion convient à beaucoup des angoisses des vieillards : leur situation—sur le plan sexuel mais aussi sur tous les plans—justifie la constitution de ce système défensif qu'est la névrose. (*La vieillesse* II, 329)



Cette « nervosité » et la « colère » réprimées sont des maux qui s'installent dans la psyché du vieillard et se manifestent dans la dépression.

Simone de Beauvoir cherche à démontrer dans *La vieillesse* que rien n'est plus déprimant pour le vieillard que de ne pas avoir de prise sur son propre avenir. La dépression s'exprime par des maladies psychosomatiques que Simone de Beauvoir qualifie de « schéma corporel » (*La vieillesse* II, 331). Il faut donc bien distinguer la valeur des réactions psychosomatiques par lesquelles cette « expérience de dépersonnalisation » (*La vieillesse* II, 278) s'exprime, car la forme et la signification de la dépression sont très étroitement associées et ne peuvent pas être séparées; le vieillard est déprimé à cause de sa situation déprimante.

Dans *La vieillesse*, Simone de Beauvoir montre que les règles imposées par une société dominée par le jeune adulte sont absorbées par le vieillard et deviennent des douleurs, des douleurs qui se transforment en une maladie « invisible » à cause du fait que ces douleurs n'ont guère de point d'origine physique. La dépression est la confirmation physique de l'état misérable du vieillard. Ainsi, « les gens âgés se figent dans une attitude négative » (*La vieillesse* I, 368) et dans « des dépressions durables » (*La vieillesse* II, 280) jusqu'à ce qu'ils aient le « dégoût d'eux-mêmes » (*La vieillesse* II, 280). La personne âgée souffre à cause de sa situation :

on comprend qu'elle ait peine à rétablir son équilibre.

Son humeur instable, ses larmes, ses crises nerveuses

sont moins la conséquence d'une fragilité physiologique

que le signe de sa profonde désadaptation. (*Le deuxième sexe* I, 132)

Simone de Beauvoir est « très actuelle dans son approche de la maladie dite mentale des personnes âgées » (Kérisit 125) : « La personne âgée souffre d'avoir à se réduire » (*La vieillesse* II, 280) et du « sentiment angoissant d'insécurité » (*La vieillesse* II, 283). L'auteure va encore plus loin lorsqu'elle décrit que les gens âgés sont en fait mélancoliques, et qu'ils ont renoncé à l'idée du bonheur : « Le sentiment de dévaluation, commun à la plupart des gens âgés, s'exaspère » (*La vieillesse* I, 424). Ensuite Simone de Beauvoir affirme que « la psychose la plus répandue chez les vieillards c'est la *mélancolie d'involution* » (*La vieillesse* II, 329). Les gens âgés vivent dans un état misérable, car Simone de Beauvoir définit la mélancolie comme étant

un état de dépression intense, vécu avec un sentiment de douleur morale et caractérisé par le ralentissement et l'inhibition des fonctions psychiques et psychomotrices.  
(*La vieillesse* II, 329-330)

Simone de Beauvoir explique que, souffrant de mélancolie, le vieux malade connaît une sclérose mutilante : il ressent une grande frustration qui le mène à une « paralysie [qui] peut aller jusqu'à la catatonie » (*La vieillesse* II, 331). Sa déchéance « entraîne une rupture de communication » (*La vieillesse* II, 292) et littéralement, le malade cesse de vivre.

Le mélancolique connaît des pertes très profondes. Il a d'abord perdu sa jeunesse honorée :

La jeunesse est ce que les Italiens appellent d'un si joli nom : la *stamina*. La sève, le feu, qui permet d'aimer et de créer. Quand tu as perdu ça, tu as tout perdu. (*L'âge de discrétion*, 50)

Le vieux a perdu sa productivité puisqu'il a été éliminé « de bonne heure du marché du travail » (*La vieillesse I*, 358) et il se voit « rendu improductif » (*La vieillesse I*, 70). Il est en train de perdre sa santé, car il est « condamné à la sous-alimentation, au froid, à toutes les maladies qui s'ensuivent » (*La vieillesse I*, 382). En plus, il a perdu sa famille parce que cette dernière le néglige et l'abandonne dans les hospices.

Le mélancolique est « pétrifié », « emprisonné » et enfermé dans un « mutisme » total. Simone de Beauvoir dit que même si le vieillard n'a

perdu personne, [il] se comporte comme s'il avait perdu quelque chose; c'est son moi qu'il se plaint d'avoir perdu : je ne suis rien, je n'arrive à rien, dit-il. Cette perte entraîne un sentiment pénible de dévaluation. (*La vieillesse II*, 330)

Cette dévalorisation qui est entraînée par la condition sociale du vieillard le mène à la perte du « moi » et donc, à une mélancolie très douloureuse.

Par contre, la mélancolie est aussi une contestation du statut quo, une contestation d'une vie « vide » et « scandaleuse » ... Le vieillard est devenu un « sous-homme » :

Dans le monde qu'une telle existence dévoile aucun projet n'a de sens, l'homme est défini comme une fuite hagarde; le monde autour de lui est incohérent et nu; rien n'arrive jamais, rien ne mérite un désir ou un effort. À travers un monde privé de sens, le sous-homme s'achemine vers une mort qui ne fait que confirmer sa longue négation de lui-même. (*Pour une morale de l'ambiguïté*, 64)

Assurément, le vieux mélancolique a plusieurs difficultés psychologiques à cause de sa dévalorisation sociale, et « rien ne compense dans ce tableau les misères » (*La vieillesse I*, 196). Le système de valeurs qu'on prend pour absolu et universel rend le vieillard malade jusqu'au point où « on observe des troubles physiques : des troubles digestifs, cardio-vasculaires, neurovégétatifs » (*La vieillesse II*, 333).

L'aîné pauvre, seul, inactif, parfois malade et exclu de tous les programmes sociaux, connaît la « mort sur terre » avant de mourir. Simone de Beauvoir déclare que le vieillard désire la mort même s'il n'a pas de maladie chronique et agaçante car sa

dévalorisation le trouble jusqu'au point où il n'en peut plus. Cette crise violente « peut s'exaspérer en révolte » (*La vieillesse* II, 281) mais la personne âgée croit que « la révolte est vaine » (*La vieillesse* II, 281) puisqu'une révolte contre « la nature » est impossible et inutile. La personne âgée est « faible et seule, contre le monde... le monde est trop puissant; si elle s'entête à le refuser, elle se brise » (*Le deuxième sexe* I, 139). Ainsi, « la vieillesse est de loin l'âge où les suicides sont les plus nombreux » (*La vieillesse* I, 439). Il est incontestable que la société complaisante l'assassine : c'est « ce presque-rien qui fait tout », selon l'expression de Michèle Le Dœuff (*Le Dœuff* 110).

Dans son article intitulé « The Lived Experience of Doubling : Simone de Beauvoir's Phenomenology of Old Age », Miller résume bien un aspect des maladies psychologiques chez les personnes âgées :

The elderly are saddled with the reality of physiological decline and with societal interpretation of such decline, both of which can offer significant challenges.  
(Miller 141)

L'avenir du vieillard est immanent : « On végète en attendant la mort » (*La vieillesse* I, 437) et on y songe pour s'échapper de « tout l'univers adulte qui l'opprime » (*La vieillesse* I, 350) :

Chaque fois que la transcendance retombe en immanence  
il y a dégradation de l'existence il y a dégradation de

l'existence « en soi », de la liberté en facticité; cette chute est une faute morale si elle est consentie par le sujet, si elle lui est infligée, elle prend la figure d'une frustration et d'une oppression; elle est dans les deux cas un mal absolu. (*Le deuxième sexe* I, 31)

Les personnes âgées semblent « comme eux-mêmes, des opprimés » (*La vieillesse* I, 349). C'est en fait l'oppression des vieux qui est à la base de leur déchéance mentale, de leur dépression et de leur mélancolie :

l'oppression divise le monde en deux clans : il y a ceux qui édifient l'humanité en la jetant au-devant d'elle-même, et ceux qui sont condamnés à piétiner sans espoir.  
(*Pour une morale de l'ambiguïté*, 117)

Le thème de l'oppression chez les vieux est d'une importance capitale tout au long de cet essai de mille pages puisque la plupart des problèmes psychologiques et physiques des personnes du troisième âge ont en fait leur source dans l'oppression. Simone de Beauvoir dit à plusieurs reprises que la société fait du vieillard un Autre, un objet. Elle parle de « ceux qui prétendent ne voir en lui qu'un objet » (*La vieillesse* II, 292), ensuite elle explique que : « le moment où on fait des autres un objet on les opprime » (*Pour une morale de l'ambiguïté*, 116). La société néocentrique impose un

rôle passif aux personnes âgées et « c'est là ce qui définit une situation d'oppression. Une telle situation n'est jamais naturelle » (*Pour une morale de l'ambiguïté*, 114).

L'oppression impose une asymétrie de la part de l'opresseur vis-à-vis de l'opprimé et admet que le vieillard se trouve dans une classe subordonnée. Le vieux occupe un rang subordonné car il n'a aucune prise sur son destin et son existence est mise en question. On peut ainsi noter que ces idées néocentriques et misogyniques s'inscrivent dans un rapport de domination :

La catastrophe qui s'est abattue sur eux, c'est qu'ils ont passé brutalement de l'état d'adulte responsable à celui d'un objet dépendant. Cette dépendance les met à la merci d'autrui, et ils la ressentent, même dans les moments où elle ne se fait pas sentir. (*La vieillesse II*, 283)

Simone de Beauvoir démontre dans son œuvre que rien n'est plus désespérant que de vivre dans l'oppression; les problèmes psychologiques se manifestent quand on se conforme à la société qui nous marginalise. « Il n'est donc pas étonnant que réciproquement le vieillard soit souvent un mélancolique » (*La vieillesse II*, 330) :

À partir de 40 ans, on est mélancolique parce que sans avoir renoncé aux passions et aux ambitions, on commence à être désabusé, et on voit la mort au bout de

sa route alors qu'auparavant on l'ignorait. (*La vieillesse I*,  
321)

En résumé, Simone de Beauvoir remonte à la source de la dépression : le problème est l'oppression qui se camoufle en situation naturelle et qui réduit le vieillard à une chose. C'est l'oppression qui exige la soumission des personnes âgées. En plus, la société néocentrique et misogynique fonctionne « en faveur de l'opresseur » (*Le deuxième sexe I*, 20) et opprime le vieillard. Simone de Beauvoir fait voir clairement le lien entre l'oppression et la dépression.

La critique Moi déclare que ce n'est pas un hasard que Simone de Beauvoir associe le thème de la dépression et « l'angoisse de vieillir » (*L'âge de discrétion*, 83) puisqu'elle-même était « distraught with depression » (Moi 23). L'analyse de la dépression a sa source dans les sentiments de tristesse de Simone de Beauvoir : « même si elle parle de thèmes généraux, la femme écrivain parlera encore d'elle » (*Le deuxième sexe II*, 617).

Ce que craint Simone de Beauvoir est évident dans *La vieillesse*. La condition de la vieillesse est pitoyable : les aînés sont « économiquement, socialement et moralement diminués » (*La vieillesse I*, 363). Ils ont perdu leur place dans la société, leur dignité, leur réalité et leur volonté de vivre. La marginalisation de l'ancienne génération est « scandaleuse » et en plus, ce destin désespérant deviendra le nôtre.

Simone de Beauvoir démontre que l'abandon, le manque d'activité sociale et la pauvreté, bref, le déficit d'extériorisation mènent à une grave condition mentale. Le



vieillard est déprimé, « morne, rabâcheur et sénile » (*Le deuxième sexe* II, 53). Simone de Beauvoir fait voir que la dépression est l'expression interne qui conteste la condition déplorable du vieux. Enfin, cet « Everest des problèmes sociaux » (*La vieillesse* I, 353) qui est mystifié par l'idéologie misogynique doit être abordé. L'échec n'est pas personnel : c'est en fait la société qui est malade; « La vieillesse dénonce l'échec de toute notre civilisation » (*La vieillesse* II, 398-399).

## CONCLUSION

En conclusion, *La vieillesse* est le fruit d'une longue recherche menée par Simone de Beauvoir, le fruit d'un travail laborieux et surtout d'une vaste réflexion qui dénonce catégoriquement les valeurs misogérontiques et néocentriques créées par la culture. Simone de Beauvoir affirme que les gens se comportent d'une manière « criminelle » envers les gens âgés :

quand on a compris ce qu'est la condition des vieillards, on ne saurait se contenter de réclamer une « politique de la vieillesse » plus généreuse, un relèvement des pensions, des logements sains, des loisirs organisés. C'est tout le système qui est en jeu et la revendication ne peut être que radicale : changer la vie. (*La vieillesse* II, 400)

L'intérêt évident de l'étude de Simone de Beauvoir réside dans la démystification<sup>1</sup> méticuleuse de la condition sociale des personnes âgées. Elle souligne

---

<sup>1</sup> La démystification, c'est faire voir que l'état des choses n'est pas justifié.

clairement à plusieurs reprises qu'on arrive à soumettre le vieillard :

quand on a réussi à le mystifier de telle sorte que sa situation ne lui semble pas imposée par des hommes, mais immédiatement donnée par la nature. (*Pour une morale de l'ambiguïté*, 119)

La stratégie de Simone de Beauvoir à l'égard de la démystification de la société misogynique et néocentrique qui maltraite les vieux commence avec la grande question : « qu'y a-t-il d'inéluctable dans la condition de vieillard ? » (*La vieillesse* I, 61).

L'intérêt de cette confrontation, je l'ai dit déjà, c'est qu'elle permettra sinon de donner du moins d'entrevoir une réponse à cette question essentielle : Dans quelle mesure la société en est-elle responsable ? (*La vieillesse* I, 61)

Simone de Beauvoir nous pousse à réfléchir davantage lorsqu'elle nous demande : « Comment expliquer ce silence des choses ? » (*La vieillesse* II, 262). Elle trouve qu'une des grandes injustices à l'égard de la vieillesse est qu'on n'en parle pas, de ce fait on n'a qu'une vague idée de l'assujettissement des vieux :

Bien qu'elle soit passée sous silence, la condition des vieux exploités a profondément influencé la conception des privilégiés. Nous n'avons sur elle que de vagues aperçus. (*La vieillesse* I, 341)

Ainsi, elle déclare : « Voilà justement pourquoi j'écris ce livre » (*La vieillesse* I, 10).

Tout comme elle l'avait fait dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir explique dans *La vieillesse* que l'ordre conventionnel rejette le principe de l'égalité. C'est ici qu'on envisage la source de l'hégémonie exercée par les jeunes adultes sur les vieux, parce que l'idéologie qui s'inscrit dans le rapport de la domination par le jeune conduit à la réduction du vieillard au statut de l'Autre.

Simone de Beauvoir démystifie clairement l'altérité des vieillards lorsqu'elle dit que les différences biologiques « ne suffisent pas à définir une hiérarchie » (*Le deuxième sexe* I, 70). En plus,

c'est une étrange expérience pour celui qui se pose pour soi comme l'Un d'être révélé à soi-même comme altérité.  
(*Le deuxième sexe* II, 52)

Lorsque le vieillard devient « l'Autre, étant posé comme objet aux yeux du sujet » (*Le deuxième sexe* I, 240), la coexistence des dissemblances dans l'égalité est impossible, et c'est à ce moment qu'on arrive à une situation d'oppression. Et, puisque la collectivité est « complètement mystifiée » (*La cérémonie des adieux*, 41) à l'égard

de l'altérité et de l'oppression du vieillard, Simone de Beauvoir insiste sur le côté invisible de l'oppression qui est malheureusement à son tour assimilé à des faits de nature : « une des ruses de l'oppression sera de se camoufler en situation naturelle » (*Pour une morale de l'ambiguïté*, 117).

Simone de Beauvoir démystifie complètement l'oppression en disant :

nous refusons aussi tout système de références qui sous-entend l'existence d'une hiérarchie *naturelle* de valeurs.

(*Le deuxième sexe I*, 73)

Cette contrainte dont souffre le vieillard vient directement des valeurs qui blessent et qui ne sont pas remises en question : « Chaque société crée ses propres valeurs : c'est dans le contexte social que le mot déclin peut trouver un sens précis » (*La vieillesse I*, 26).

Simone de Beauvoir déclare : « Exiger que les hommes restent des hommes pendant leur dernier âge impliquerait un radical bouleversement » (*La vieillesse I*, 17), et ce bouleversement ne serait accompli qu'avec une « révolte ». Il faut se révolter contre le statut quo, contre l'oppression pour aller « vers la libération ». « La liberté est entière en chacun ... [mais] elle ne saurait ... s'assumer que dans la révolte » (*Le deuxième sexe II*, 522).

C'est une injustice « à conserver à jamais ce rôle subordonné » (*Le deuxième sexe I*, 70). Malheureusement, l'oppression se camoufle en situation naturelle; ainsi, une révolte contre la nature semble impossible et inutile : « puisqu'en effet on ne

saurait se révolter contre la nature » (*Pour une morale de l'ambiguïté*, 116). Néanmoins, ce n'est pas une révolte contre ce qui est naturel : la contestation est contre l'idéologie misogérondique et androcentrique qui est passée d'une génération à l'autre et d'une communauté à l'autre. Il faut briser cette « continuité » :

Dès que l'oppression se relâche, qu'une ouverture se propose, qu'une rencontre, un événement propice surviennent, le cercle est brisé, on retrouve de la curiosité, on reprend goût à la vie. (*La vieillesse II*, 276)

La révolte débute avec la conscience de la condition détestable des vieux, ce qui nous pousse à vouloir améliorer leur sort et à dépasser ce qui nous attend, car lorsqu'il est question du statut déplorable de la personne âgée :

Il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société. (*Le deuxième sexe I*, 29)

Dans *La vieillesse*, Simone de Beauvoir souligne nettement les dangers de la perte d'identité du vieillard au profit d'un rôle déterminé par la société néocentrique. Elle fait voir qu'on ne peut plus justifier l'état des vieux parce que la condition du vieillard dépend uniquement de son contexte social qui varie et qui est construit par la

culture. En plus, leur condition pénible ne doit plus se perpétuer. Cependant, ce que fait la société ne suffit pas puisqu'on ne réalise rien en restant complaisant. Simone de Beauvoir explique qu'il faut abolir la morale de l'ataraxie, faire face à la réalité et chercher des moyens de prôner les valeurs, les principes et les idéaux qui nous sont chers. L'idée principale à retenir pour que la révolte soit une réussite, c'est qu'il faut faire un effort conscient pour rejeter le déterminisme biologique, c'est-à-dire, l'objectification et l'oppression du vieillard. Bref, il faut mettre notre système social en cause, avant de revendiquer les droits de toute personne âgée.

Aucun être humain n'a une condition nécessaire, mais la personne âgée « ne se revendique pas comme sujet parce qu'elle [n'a] pas les moyens concrets » (*Le deuxième sexe* I, 21) de le faire indépendamment. Simone de Beauvoir explique que les vieillards ne font pas partie d'un groupe solidaire, donc il est impossible de refuser « les limites de leur situation ... [d'] ouvrir les chemins de l'avenir » (*Le deuxième sexe* II, 522) et d'exiger leur émancipation collective. Par conséquent, il faut une protestation contre le statut quo et une révolte de la part du vieillard aussi bien que de la part de la société.

La révolte à son tour ne suffit pas, car il faut absolument nier « the validity of ready made systems » (Scholz 2) pour changer complètement notre idéologie et nos lois sociales. Ce qui est nécessaire, c'est en fait une transformation sociale, politique et économique. Grâce à la révolte, la condition du vieillard sera améliorée : comme la femme opprimée, la personne âgée trouvera une condition acceptable « dans la révolte et l'espoir » (*Le deuxième sexe* II, 282).

Le vieillard doit s'émanciper parce qu'il est, comme la femme, un sujet transcendant :

tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance; il n'accomplit sa liberté [complète] que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés; il n'y a d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert. (*Le deuxième sexe* I, 31)

Il faut ainsi l'action, puisque « la vie est dans le mouvement » (*La vieillesse* II, 276) et « l'activité est nécessaire au bonheur » (*La vieillesse* II, 276). Simone de Beauvoir conseille au vieillard de nier « la direction d'autrui » (*Le deuxième sexe* II, 650) et de faire ce qui lui convient pour « réaliser » sa volonté.

« La vieillesse n'est pas une conclusion nécessaire de l'existence humaine » (*La vieillesse* II, 400). De ce fait, Simone de Beauvoir explique que la solution pour ne pas voir la vieillesse comme une « parodie absurde » de notre vie, c'est de créer nos valeurs et de continuer toujours à faire ce qui donne de la valeur à notre existence. Il est nécessaire de poursuivre nos propres projets, car « l'absence de but assombrit sa vie » (*La vieillesse* II, 277).

Simone de Beauvoir « focus[es] on the individual and the individual's role in providing meaning to life » (Scholz 2). Dans la vieillesse nous devrions continuer à faire ce qui nous intéresse : qu'il s'agisse d'un travail bénévole ou d'un travail créatif,



les projets nous conduisent à l'indépendance et à l'individualité. En plus, la retraite devrait être prise quand le vieux en décide. Il faut également nier les stéréotypes négatifs associés aux personnes âgées. Enfin, « La vieillesse est, comme certains le disent, la perte de la curiosité » (*La cérémonie des adieux*, 139), donc celui qui ne perd jamais sa curiosité ne devient jamais « vieux ».

Nous touchons ici à ce qui fait de Simone de Beauvoir une optimiste : « [she] describes an attitude toward life » (Scholz 2) où « l'avenir demeure largement ouvert » (*Le deuxième sexe* II, 627) et où il y a en fait de « l'espoir ». Il faudra que lecteur de *La vieillesse* ait également un certain parti-pris gériatrique et optimiste pour découvrir le côté positif de *La vieillesse*. Comme elle le dit, si vraiment on n'avait plus d'espoir, on n'aurait qu'à se taire (*Pyrrhus et Cinéas*, 31). Exposer la vérité, c'est déjà commencer à la changer. La pitié envers les vieux est insuffisante pour changer leur situation. Il faut savoir que :

C'est le sens que les hommes accordent à leur existence,  
c'est leur système global de valeurs qui définit le sens et  
la valeur de la vieillesse. Inversement : par la manière  
dont une société se comporte avec ses vieillards, elle  
dévoile sans équivoque la vérité. (*La vieillesse* I, 140)

Simone de Beauvoir envisage qu'une personne âgée puisse être « libérée » et avoir un « avenir décent ». Elle veut qu'on fasse bon accueil à la vieillesse et qu'on la confronte avec affection, puisqu'on peut profiter des bienfaits qu'elle a à nous offrir.

La société « orchestre » la mystification destinée à nous persuader que ce qui mène à la dévalorisation des gens du troisième âge est justifié. Simone de Beauvoir démystifie les forces âgistes et démontre que l'idéologie misogérontique fait souffrir les gens, non seulement le vieillard, mais aussi la personne qui réfléchit à sa propre vieillesse. Il serait ainsi préférable pour notre société moderne qu'il y ait, dans le cadre de cette œuvre, un renversement de la situation du vieillard, un changement complet de la subordination tant sur le plan de la stratification sociale que sur le plan des rapports entre le jeune adulte et la personne âgée.

Dans *La vieillesse*, les « intérêts idéologiques » (*La cérémonie des adieux*, 15) de Simone de Beauvoir sont implicites, mais il est très évident que son éthique féministe est à la base de cette étude. Tout comme elle l'avait fait dans *Le deuxième sexe*, l'auteure démystifie complètement la subordination d'un groupe social, sans pour autant utiliser des termes théoriques précis. Dans *La vieillesse*, il y a un retour au cadre global de la théorie féministe pour démystifier les injustices collectives envers les vieux. Simone de Beauvoir se sert des mêmes concepts et des mêmes valeurs lorsqu'elle « rompt le silence » à l'égard de la condition de la vieillesse. Si dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir a développé une théorie féministe toujours valable aujourd'hui, dans *La vieillesse*, elle a élaboré une théorie gériatrique très en avance sur son temps.

Sur un plan sociologique, Simone de Beauvoir constate que plusieurs auteurs n'ont pas assez étudié la vieillesse. Elle explique : « la plupart des écrivains qui parlent

des vieillards n'ont pas même pris la peine de les observer » (*La vieillesse* II, 235).

Ainsi, l'auteure fait voir qu'il faut étudier la vieillesse dans son contexte social :

Le sens ou le non-sens que revêt la vieillesse au sein d'une société met celle-ci tout entière en question puisque à travers elle se dévoile le sens ou le non-sens de toute vie antérieure. Pour juger la nôtre, il est nécessaire de confronter les solutions qu'elle a choisies avec celles qu'ont adoptées, à travers l'espace et le temps, d'autres collectivités. (*La vieillesse* I, 20-21)

Simone de Beauvoir est une visionnaire. Comme dans *Le deuxième sexe*, elle est occupée par la marginalisation d'un groupe important, mais n'ayant pas pris conscience de son oppression en tant que groupe. Elle rédige une œuvre très abondante qui met en lumière la condition et le statut de la vieillesse. Et à maintes reprises, Simone de Beauvoir souligne que « ce statut dépend des buts poursuivis par la collectivité » (*La vieillesse* I, 139). Son intention est donc de formuler une méthode qui, grâce à l'étude de la multitude de données dans son essai, fera naître la conscience de l'altérité et de l'oppression des vieux et la volonté de changer leur situation abominable.

En somme, l'altérité et l'oppression qui figurent continuellement dans la vie du vieillard sont complètement démystifiées par Simone de Beauvoir dans *La vieillesse*. Les premiers pas dans la direction du progrès sont entrepris par ce texte : « Beauvoir's work provides a blueprint for a radical social movement in aging »

(Beeson 69). En 1970, Simone de Beauvoir écrit ce que les chercheurs confirment encore aujourd'hui :

Whether or not future intellectual or social movements eventually address the social structural issues Beauvoir raised, they will no doubt continue to draw on her analysis and insights to focus on particular aspects of the issue of aging. In any case, *The Coming of Age* will serve as a resource for social scientists working on a wide spectrum of age-related issues for a long time to come.

(Beeson 78)

La recherche effectuée sur le troisième âge met en relief la question de la vieillesse qui est la construction d'une société pénétrée de valeurs néocentriques et misogyniques. Dans ce texte, Simone de Beauvoir tente d'abord de nous rendre conscients de la présence de l'altérité et de l'oppression des vieillards. *La vieillesse*, texte qu'on décrit comme « sombre », nous fait réfléchir aux injustices qui sont faites aux vieux et aux injustices qui nous attendent nous aussi, pour qu'on puisse avoir le désir et l'occasion « d'ouvrir notre avenir ». Cependant, de toute évidence, nous avons encore un long chemin à parcourir.

## BIBLIOGRAPHIE

Arp, Kristana. *The Bonds of Freedom : Simone de Beauvoir's Existentialist Ethics*.  
Chicago : Publishers Group West, 2001.

Bassnett, Susan. *Feminist Experiences*. Winchester : Allen & Unwin, 1986.

Bauer, Nancy. *Simone de Beauvoir, Philosophy, and Feminism*. New York :  
Columbia University Press, 2001.

Beauvoir, Simone de. *La cérémonie des adieux*. Paris : Gallimard, 1974.

\_\_\_\_\_. *La vieillesse*. Paris : Gallimard, 1970.

\_\_\_\_\_. « L'âge de discrétion. » *La femme rompue*. Paris : Gallimard, 1967.

\_\_\_\_\_. *Le deuxième sexe*. Paris : Gallimard, 1949.

\_\_\_\_\_. *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris : Gallimard, 1958.

\_\_\_\_\_. *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris : Gallimard, 1947.

\_\_\_\_\_. *Pyrrhus et Cinéas*. Paris : Gallimard, 1944.

\_\_\_\_\_. *Tout compte fait*. Paris : Gallimard, 1972.

\_\_\_\_\_. *Une mort très douce*. Paris : Gallimard, 1964.

- Beeson, Diane. « Aging and The Second Sex : Beauvoir's Sociological Legacy. »  
Simone de Beauvoir Studies 16 (2000) : 69-79.
- Benhabib, Seyla, et Drucilla Cornell. *Feminism as Critique*. Minneapolis : University  
of Minnesota Press, 1986.
- Dœuff, Michèle Le. *L'étude et le rouet. Des femmes de la philosophie, etc.*  
Paris : Seuil, 1989.
- Donovan, Josephine. *Feminist Theory*. New York : Ungar, 1985.
- Evans, Mary. *Simone de Beauvoir*. London : Sage, 1996.
- Evans, Ruth, éd. *Simone de Beauvoir's The Second Sex : new interdisciplinary  
essays*. New York : Manchester University Press, 1998.
- Fallaize, Elizabeth, éd. *Simone de Beauvoir : A Critical Reader*. New York :  
Routledge, 1998.
- Friedman, Raymond J., et Martin M. Katz, éd. *The Psychology of Depression;  
Contemporary Theory and Research*. Washington : Winston, 1974.
- Fullbrook, Edward, et Kate Fullbrook. *Simone de Beauvoir : A Critical Introduction*.  
Cambridge : Polity Press, 1998.
- Gee, Ellen M., et Meredith M. Kimball. *Women and Aging*. Toronto :  
Butterworths, 1987.
- Kadish, Doris Y. « Simone de Beauvoir's Une mort très douce : Existential and  
Feminist Perspectives on Old Age. » *The French Review* 62.4 (1989) :  
631-39.

- Keefe, Terry. *Simone de Beauvoir: A study of Her Writings*. London : Harrap, 1983.
- Kérisit, Michèle. « La 'vieillesse' de Simone de Beauvoir : lecture en quatre temps. » *Le deuxième sexe : une relecture en trois temps, 1949—1971—1999*. Éds. Cécile Coderre et Marie-Blanche Tahon. Montréal : Les Éditions du remue-ménage, 2001. 113-30.
- Lomranz, Jacob, éd. *Handbook of Aging and Mental Health : An Integrative Approach*. New York : Plenum Press, 1998.
- Marks, Elaine. *Critical Essays on Simone de Beauvoir*. Boston : G.K. Hall, 1987.
- Miller, Sarah Clark. « The Lived Experience of Doubling : Simone de Beauvoir's Phenomenology of Old Age. » *The Existential Phenomenology of Simone de Beauvoir*. Éds. Wendy O'Brien et Lester Embree. Netherlands : Kluwer Academic Publishers, 2001. 127-47.
- Moi, Toril. *Simone de Beauvoir : The Making of an Intellectual Woman*. Cambridge : Blackwell, 1994.
- O'Reilly, Evelyn. *Decoding the Cultural Stereotypes about Aging : New Perspectives on Aging Talk and Aging Issues*. New York : Garland Publishers, 1997.
- Pilardi , Jo-Ann. *Simone de Beauvoir. Writing the Self : Philosophy Becomes Autobiography*. Westport : Greenwood, 1999.
- Potvin, Liza, et Brenda Sully. « M.F.K. Fisher and Simone de Beauvoir : Aging with Fear, Aging with Grace. » *Simone de Beauvoir Studies* 9 (1992) : 108-19.
- Scholz, Sally J. *On De Beauvoir*. Villanova : Wadsworth, 2000.

Shaie, K. Warner, et Jon Hendricks, éd. *The Evolution of the Aging Self : The Societal Impact of the Aging Process*. New York : Springer, 2000.

Simons, Margaret A., éd. *Feminist Interpretations of Simone de Beauvoir*. University Park : Pennsylvania State University Press, 1995.

Stuart-Hamilton, Ian. *The Psychology of Aging : An Introduction*. London : Jessica Kingsley Publishers, 2000.

Woodward, Kathleen. « Simone de Beauvoir : Aging and its Discontents. » *The Private Self*. Éd. Shari Benstock. Chapel Hill : The University of North Carolina Press, 1988. 90-113.

Wosinska, Wilhelmina, éd. *The Practice of Social Influence in Multiple Cultures*. Mahwah : Lawrence Earlbaum Associates, 2001.